

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VII.

No. 48.

Prix du numéro, 7 centins. — Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 14 DECEMBRE 1876

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces: Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.—GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

SOMMAIRE

Revue Européenne, par P. C. — Nos gravures: Le prince Gortschakoff; L'hon. Toussaint-Antoine-Rodolphe Laflamme, C. R. D. C. L.; L'hon. Louis Beaulieu, Orateur de l'Assemblée législative; Le steamer *Northern Light*; Le comte Andrássy. — Modes parisiennes d'hiver. — Aventures du Capitaine Hatteras, par Jules Verne (suite). — L'homme Vert (suite), par Savinien Lapointe. — Les cartes à jouer, par H. F. — Science pratique. — Lettres parisiennes: Nouvelles couches sociales, par Th. B. de la Guiche. — La Serbie, par Louis Rousselet. — Législation Provinciale. — Poésie: A Alice-Blanche, par Un Ami. — Littérature canadienne: Le Roi des Étudiants, par Vincelas-Eugène Dick (suite). — L'heureux Moulin, chanson hollandaise, par Marie Marchal. — Incendie au théâtre de Brooklyn. — Nouvelles générales. — Le Jeu de Dames. — Prix du Marché de détail à Montréal.

GRAVURES: Gravures qui accompagnent le texte des Aventures du capitaine Hatteras: Le nouveau steamer *Northern Light*, construit pour résoudre le problème de la navigation du Saint-Laurent en hiver; Les nouvelles modes parisiennes d'hiver; L'hon. Louis Beaulieu, Orateur de l'Assemblée législative; L'hon. R. Laflamme, Ministre du Revenu de l'Intérieur; Le prince Gortschakoff, grand chancelier de l'Empire Russe; Le comte Andrássy.

REVUE EUROPEENNE

Depuis un mois que d'autres occupations nous ont détourné de notre tâche de chroniqueur, la situation européenne s'est modifiée plusieurs fois: nous n'oserions dire, cependant, qu'elle soit pour cela bien différente, tant il est vrai qu'elle éprouve, non point des changements décisifs, mais bien plutôt une série d'oscillations qui, après un temps donné, la ramènent presque au même point.

Deux grands pas cependant ont été faits: l'armistice a été réellement accordé, et une conférence doit se réunir pour discuter, sinon décider, les grandes questions en litige.

Malgré cela, l'on est plus que jamais dans l'incertitude sur les intentions des puissances, et sur le résultat final de toutes les complications qui s'enchevêtrent depuis plus de quatre mois, et que la diplomatie européenne n'est pas encore parvenue à démêler.

La Russie veut-elle réellement la guerre? L'Autriche cède-t-elle à l'influence russe? L'Allemagne pousse-t-elle l'Autriche et la Prusse contre la Turquie, afin de pouvoir s'agrandir ou tomber sur la France comme le prétendent quelques journaux, entr'autres une des principales feuilles de Saint-Petersbourg?

On n'est pas plus d'accord sur tous ces points qu'on ne l'était il y a deux ou trois mois.

Tout dernièrement, on a pu de nouveau croire encore à la guerre. M. Disraeli prononçait à Londres un discours dont la conclusion était d'une fermeté menaçante. Le lendemain, le Czar se livrait, dans une allocution patriotique, à un langage très belliqueux; il la terminait en style de proclamation par un appel à l'honneur et au courage de la vieille Russie. Quelques jours plus tard, ce n'était plus cela; le *Times* déclarait pour la centième fois que l'Angleterre ne se battrait pas plus pour le Grand Turc que pour le roi de Prusse, et le *Nord* exprimait à Saint-Petersbourg les intentions les plus pacifiques. Et, la semaine suivante, on se rebrouille en paroles et en écrits; et tout ce temps la Russie et la Turquie arment de leur mieux, et l'Angleterre qui, depuis longtemps, avait considéré son armée et sa flotte comme choses de luxe et de parade, est obligée de sacrifier au dieu Mars ou à la déesse Bellone, un certain nombre de guinées, holocauste très-peu agréable et qui n'était plus dans ses habitudes.

Lord Salisbury, plénipotentiaire anglais, est déjà en route pour Constantinople; chemin faisant, il est allé têter le poulx au

roi d'Italie; et un mouvement très-remarquable se fait en ce moment dans toutes les chancelleries de l'Europe. La France exceptée, on se consulte, on s'étudie, on négocie avec plus ou moins de franchise. Parviendra-t-on à s'entendre? *Oui*, si l'on faut pour cela, comme cela paraît être le cas pour plusieurs puissances, avoir une terrible peur de la guerre; *non*, si le mot d'un homme d'esprit est vrai: "Que ce sont les diplomates qui font la guerre, et les généraux qui font la paix."

Tandis que la diplomatie est dans cette impasse, un des hommes qui ont joué un des plus grands rôles depuis bien des années, vient de disparaître. Le cardinal Antonelli est mort au Vatican, le 6 novembre, à sept heures du matin. Pie IX, qui attendait depuis une journée la triste nouvelle, et qui était en ce moment en prières pour son ancien et fidèle serviteur, a célébré immédiatement la messe pour celui dont le nom sera toujours inséparable de l'histoire de son pontificat et de son gouvernement.

Le cardinal, par une des conséquences de l'état de choses actuel, qui serait bizarre si elle n'était si triste, n'a pu être inhumé dans aucune église comme l'ont été tant d'hommes qui ont rendu à la religion et à la société de bien moindres services. Par un règlement nouveau, on n'enterre plus que dans les cimetières.

Giacomo Antonelli était né à Sonnino, le 2 avril 1806. Il avait donc 70 ans. Son père était un simple bûcheron, mais sa famille avait compté autrefois des juristes et des historiens. Il fit ses études au séminaire romain et fut remarqué par Grégoire XVI qui le nomma prélat. Remplissant des fonctions civiles et politiques la plupart du temps, il ne fut jamais ordonné prêtre. En 1841, il devint sous-secrétaire d'Etat; Pie IX le fit cardinal en 1847. Ce fut lui qui accompagna le pape à Gaëte, dans son exil après l'assassinat du comte Rossi, et de même que l'on a toute raison de croire qu'il avait conseillé les mesures libérales des premières années du gouvernement de Pie IX, et le choix de l'infortuné ministre, on lui attribua la répression et le changement de politique qui eurent lieu au retour de Gaëte. Depuis ce temps, l'illustre cardinal, suspect aux ennemis des réformes qu'il avait faites ou conseillées, fut bien plus encore en butte à la haine du parti révolutionnaire et anticlérical. Peu d'hommes ont été l'objet d'autant de calomnies, et ont attiré sur eux autant de haines. Le pamphlet, la diatribe, les insinuations secrètes, les attaques ouvertes, les lettres anonymes, les menaces de mort ne l'ont pas épargné; elles ont même failli se réaliser.

Un matin, dit M. de Marancour, le cardinal descendait le grand escalier du Vatican, lorsqu'un homme l'arrêta et lui présente une supplique.

Antonelli la reçut, l'ouvrit et se disposait à la lire, quand tout à coup, prompt comme l'éclair, il se saisit de la main du solliciteur et lui serre le poignet avec une vigueur telle qu'il le contraignit à tomber à genoux. La main tenait un poignard.

Le cardinal Antonelli conduisit lui-même cet insensé jusqu'au poste des gardes suisses.

Ce malheureux — un enfant perdu du fanatisme — fut jugé, condamné à mort et exécuté; une demande en grâce formulée par Son Eminence n'avait pas abouti. Cet homme laissait une femme et des enfants dans la détresse, le cardinal leur fit une pension.

Un trait d'esprit! soit. Je le veux bien, mais qu'il y aurait de mauvaise foi à le retourner contre Antonelli!

Depuis plus de trente ans, l'homme qui vient de disparaître a été mêlé à tous les grands événements de l'histoire contemporaine. Avec Pie IX, il a dirigé dans le monde cette vaste et mystérieuse influence de la religion catholique sur les destinées des peuples qui étonne toujours ses ennemis. Simple diacre, il a eu autant d'influence sur les affaires de l'Eglise que beaucoup d'archevêques et d'évêques réunis; premier ministre d'un des plus petits états de la chrétienté, eu égard à l'étendue du territoire, à la richesse et à la force matérielle, il a exercé peut-être plus d'empire que les souverains et les hommes d'état des plus grandes nations.

Sa mort laisse un grand vide; car c'est au moment où tout devient plus embrouillé, plus mystérieux que jamais dans la politique européenne, que celui qui en connaissait autant qu'homme du monde toutes les roueries, que celui qui avait le mot de bien des énigmes, emporte dans la tombe une grande partie de sa science et de ses secrets.

Simple dans sa vie privée comme le sont les princes de l'église, affable et accessible beaucoup plus que de simples commis de bureau ne le sont ailleurs, Antonelli avait bientôt fait la conquête de tous ceux qui l'approchaient. Sa bonté et la facilité de son commerce étaient tellement connues que des personnages très-secondaires, pouvaient se permettre de dire en parlant de lui: "Mon ami Antonelli," sans que cela parût une énormité.

Au temps où M. de Bismarck commençait à faire parler de lui, il y avait en Europe quatre grandes réputations diplomatiques: Napoléon III, le cardinal Antonelli, lord Palmerston et le comte de Cavour. M. de Bismarck a grandi au milieu d'eux et il est resté seul. On serait tenté de croire que le jour où il partirait, ce sera le néant. Mais il faut bien se dire que la providence gouverne le monde et fait naître les hommes dont elle a besoin. M. de Bismarck ou son successeur trouvera peut-être son maître là où l'on n'irait point le chercher aujourd'hui.

La France aurait grand besoin que l'homme de la destinée fût encore une fois logé aux Tuileries ou dans les environs. Le ministère Dufaure, malgré toutes les concessions qu'il a faites, n'est pas encore assez libéral pour l'Assemblée législative, et le maréchal MacMahon doit se préparer à s'appuyer sur le sénat pour dissoudre le corps populaire ou à changer de ministres.

M. Gambetta qui, dans son discours de Belleville, avait paru vouloir faire un pas vers les idées modérées, et s'était carrément déclaré *opportuniste*, c'est-à-dire partisan de ce que les Anglais appellent *expediency*, M. Gambetta a jugé depuis opportun de soutenir la proposition Gatineau qui n'est qu'une sorte d'annistie déguisée. Mais ce n'est pas là cependant qu'est le plus grand danger. C'est dans les questions cléricales, ou si l'on veut anticléricales, que les passions républicaines se font jour au plus grand détriment peut-être de la république elle-même.

Dans notre dernière revue, nous avons parlé des interpellations auxquelles donnaient probablement lieu les funérailles de Félicien David. Cela n'a point manqué. Le ministère a voulu biaiser, comme on dit, en proposant de réserver la garde d'honneur pour les officiers de la légion d'honneur qui appartient à l'armée. Cette concession n'a pas suffi.

Plusieurs votes hostiles sur le budget ecclésiastique ont mis la situation de M. Dufaure tellement en péril, qu'il est question de sa résignation.

On ne doit pas être étonné si des ministres si mal assis dans leurs fauteuils, si tracassés dans les questions de politique intérieure, ne tiennent pas un langage bien ferme ni bien menaçant, lorsqu'il s'agit des affaires étrangères.

Forcé d'avouer, ce qui est, du reste, dans les circonstances présentes, la politique du simple bon sens, que la France doit renoncer à jouer un rôle dans les affaires d'Orient, le duc De Cazes a eu le tort de vouloir donner à la nécessité les apparences du calcul et d'une préférence basée sur des idées philanthropiques. Faisant allusion à la grande exposition que l'on prépare pour 1878, il a dit que la France "ne veut évoquer et n'appelle que les luttes fécondes de l'industrie et du commerce." Il a évidemment oublié son LaFontaine, et cette fable devenue proverbiale du renard qui trouve les raisins trop verts.

Un des écrivains de *l'Univers* s'indigne de cette précaution oratoire plus maladroite que coupable, et tance vertement le malheureux ministre des affaires étrangères sur son manque de sens patriotique.

M. de Cazes, s'écrie-t-il, a trouvé le moyen de rabaisser la France au-dessous d'elle-même en la montrant uniquement occupée de disputer le prix aux nations dans le bazar où il la convie de mettre son honneur et ses forces, comme si ces luttes mercantiles étaient les seules qui fussent désormais à la hauteur de sa décadence. C'est le contraire du cri d'honneur de l'antique Rome. "Que d'autres fassent des statues, des étoffes; mais toi, Romain, souviens-toi de gouverner le monde!"

Vaine et déçue, la France devait rentrer en elle-même sans se montrer au monde avant le jour où elle aurait pu reparaitre la première. Que dirait-on dans les histoires anciennes, si, après la défaite de Cannes et alors qu'Annibal était toujours là, Rome s'était mise à préparer une exposition pour les Carthaginois? Croit-on que ce trait eût immortalisé le nom de la république romaine? L'histoire raconte que le champ où campait l'ennemi fut mis en vente; elle ne dit pas qu'on convia celui-ci à venir s'amuser dans les auberges de Rome. Mais l'honneur des nations est changé et la France devra s'estimer assez relevée de ses désastres, si elle peut montrer à l'Europe ses machines du dernier modèle, les plus belles étoffes à la mode et les histrions les plus applaudis.

Bien des gens trouveront peut-être ce langage un peu sévère, ceux surtout qui ont visité l'exposition de Philadelphie, et en sont revenus enchantés du progrès moderne et de tout ce qu'ils y ont vu. Ces immenses foires internationales peuvent cependant, comme tant d'autres choses, être envisagées de bien des manières. Il y a ceux qui y voient le triomphe de l'homme sur le temps, l'espace et la matière, et qui ne peuvent assez entonner *l'hosannah!* en l'honneur de notre civilisation. Il y a aussi ceux que ces éloges impatientent et qui se demandent s'il n'y a pas bien des chances de tricher au jeu et d'en imposer dans ces pandémonium de l'industrie. Une chose est frappante, c'est qu'à Philadelphie le Japon écrasait plusieurs grandes nations chrétiennes, et entr'autres l'Allemagne, l'Allemagne du prince Von Bismarck!

Voici ce que nous disait un de nos amis de retour de Philadelphie, pour nous consoler de n'avoir pu faire ce petit voyage, et de n'y avoir pas vu le Canada y occupant une des premières places:

"Ne m'en parlez point: je suis encore malade d'entendre raconter les progrès des États-Unis et du Japon aux dépens du reste

de l'univers. J'étais avec un négociant qui ne cessait de me montrer des produits à meilleur marché les uns que les autres, et qui jugeait de cette manière peuples et gouvernements. Je lui proposai de visiter l'exposition espagnole. Il consentit en rechignant à aller prendre connaissance de ce qu'on peut produire dans ce coin du monde si arriéré. Ce fut là, à ma grande surprise, que je pris sur lui une éclatante revanche. L'exposition espagnole avait de très-beaux produits artistiques en tableaux, orfèvrerie, armes, sellerie et le reste. Mais ce ne fut point ce qui toucha mon compagnon. Il y trouva des étoffes de laine à meilleur marché que celles de toutes les autres nations, et ne pouvait revenir de son étonnement. O pays du Cid, m'écriai-je, pays si méprisé de nos jours, te voilà vengé ! Tu fabriques des verrières à deux sous meilleur marché que l'Angleterre, tu peux marcher de pair avec le pays de Barnum et celui du Tycoon !

Ainsi parlait notre ami ; mais nous lui en laissons la responsabilité. Ce n'est pas nous qui voudrions nous exprimer avec une si grande irrévérence à l'égard de la civilisation moderne, de Barnum et du Japon !

Québec, 6 décembre 1876. P. C.

NOS GRAVURES

Le prince Gortschakoff.—Les événements qui viennent de se passer en Orient ont mis de nouveau en relief une des plus grandes figures diplomatiques de notre siècle : nous voulons parler du prince Alexandre Gortschakoff, grand chancelier de l'empire russe.

Né en 1798, il débuta de bonne heure dans la diplomatie, sous les auspices du comte de Nesselrode, qui l'avait remarqué et pris en affection. À l'âge de vingt-six ans, il était nommé secrétaire d'une des ambassades les plus enviées, celle de Londres. Il profita de son long séjour en Angleterre pour étudier sérieusement toutes les langues étrangères que, du reste, il parle avec une grande facilité.

En 1830, au moment où de graves événements surgissaient en Europe, il passait en Italie, en qualité de chargé d'affaires à Florence.

Deux ans plus tard, nous le trouvons attaché à la légation de Vienne, où la mort de l'ambassadeur russe venait lui donner bientôt une influence prépondérante. Il sut, dans cette position délicate, se montrer à la hauteur de la tâche qui lui incombait, et acquit dès lors une grande réputation dans le monde diplomatique.

En 1844, il fut envoyé à Stuttgart, avec le titre d'ambassadeur extraordinaire, et y négocia un mariage qui était ardemment désiré à la cour de Saint-Pétersbourg, celui de la grande-duchesse de Russie, Olga, avec le prince royal de Wurtemberg. Cette mission, dont il s'acquitta avec une rare habileté, lui valut le titre de conseiller intime de l'empereur.

Pendant les dures années de 1848, 1849 et 1850, le prince Gortschakoff était encore en Allemagne. Il sut garder une prudente réserve, qui lui permit de tenir, comme plénipotentiaire, en langage très-moderé à la Diète germanique, lors de la réaction de 1850.

Nommé ambassadeur à Vienne le 8 juillet 1854, au moment de la guerre de Crimée, il ne put, malgré tous ses efforts, empêcher la conclusion du traité qui engageait la neutralité de l'Autriche.

Après la signature du traité de Paris (30 mars 1856), le prince Gortschakoff fut appelé à remplacer le comte de Nesselrode comme ministre des affaires étrangères. Alexandre II venait d'hériter d'une situation qu'il n'avait point faite. L'empire de Russie se trouvait dans des conditions déplorable ; il fallait le sauver. Le nouveau ministre se dévoua à cette tâche avec toute sa sagesse et toute son énergie.

« La Russie ne boude pas, elle se recueille, » dit-il dans une circulaire de cette époque. Cette parole devint la devise de sa politique. Elle lui permit d'accomplir la grande œuvre du règne d'Alexandre II, l'émancipation de serfs, tandis que le ca-

binet de Saint-Pétersbourg reconquerrait toute son influence en Europe.

Depuis les événements d'Orient, toutes les puissances ont les yeux tournés vers la Russie. C'est là seulement que pouvait être délié le nœud de tant de complications. Nous espérons que l'armistice qui vient d'être conclu est le précurseur d'une paix durable. Le grand chancelier ne pouvait mieux couronner une carrière d'un demi-siècle consacrée à la grandeur de son pays.

S. DE V.

L'hon. Toussaint-Antoine-Rodolphe Laflamme, C. R., D. C. L., Ministre du Revenu de l'Intérieur.—Le nouveau ministre de l'Intérieur est l'un des fils de feu Toussaint Laflamme, écrivain, marchand, de Montréal, et de dame Marguerite-Suzanne Thibaudeau, de la Pointe-Claire, dont le père était un des exilés acadiens. M. Laflamme est né en 1827, et fit ses études au collège de Montréal. Il commença la pratique du Droit en 1849, et fut nommé C. R. en 1863. Il fut professeur à l'Université McGill, dont il tient le degré de D.C.L. Il fut élu membre de la Chambre des Communes en 1872, dans le comté Jacques-Cartier, qui lui donna alors une majorité de 50 voix sur son adversaire, M. Girouard. Aux élections générales en 1874, il fut réélu par acclamation, et tout dernièrement, après avoir accepté le portefeuille de ministre de l'Intérieur, il fut confirmé dans son siège par une majorité de 28 voix, malgré l'opposition énergique que lui fit M. Girouard, son ancien adversaire.

M. Laflamme n'est pas marié. Sa politique est celle de l'ancienne école libérale, modifiée par les tendances du parti qui représentent les fondateurs du *National*. Il s'est distingué comme avocat, et tout le monde est d'accord sur sa haute habileté. Il sera sans doute un des membres les plus importants du Conseil privé de Sa Majesté à Ottawa.

L'hon. Louis Beaubien, Orateur de l'Assemblée Législative.—M. Louis Beaubien est le fils du docteur Pierre Beaubien, qui siégea dans la Chambre d'Assemblée du Canada, comme représentant de Montréal, de 1841 à 1844, et comme député de Chambly, de 1848 à 1858. Sa mère était la fille de l'hon. C. E. Casgrain, seigneur de la Rivière-Ouelle. Son ancêtre, Trottier de Beaubien, vint de la France en Canada en l'année 1650. Louis Beaubien naquit à Montréal, le 27 juillet 1837, et reçut son éducation au petit séminaire de Saint-Sulpice. En 1864, il épousa mademoiselle Suzanne-Laurette Stuart, fille du juge Stuart, de Québec. Il fut élu député de la Chambre d'Assemblée de la province de Québec en 1867, et en 1872, représenta Hochelaga à la Chambre des Communes fédérales. Mais en 1874, lors des élections générales, il se sépara du Parlement d'Ottawa pour se consacrer exclusivement à la Chambre d'Assemblée, dans laquelle il représente encore son comté d'Hochelaga. Aux dernières élections, il fut opposé par M. L. O. David, sur lequel il remporta la victoire par une majorité de 384. Au commencement de la présente session de l'Assemblée législative, il fut élu Orateur, en remplacement de l'hon. M. Fortin, qui résigna cette charge.

L'hon. M. Beaubien est un des membres les plus actifs et les plus influents du conseil d'agriculture de la province et président de la société agricole d'Hochelaga. En ces qualités, il a rendu des services importants au pays. C'est principalement à ses efforts que Montréal doit l'érection de bâtisses permanentes pour l'exposition provinciale.

C'est dans l'intérêt du chemin de fer de Colonisation du nord, plus tard connu sous le nom de *Québec, Montréal et Occidental*, que M. Beaubien choisit, en 1874, un siège à la législature provinciale, de préférence à un mandat pour le parlement fédéral. Il se jeta avec enthousiasme dans la lutte, et soutint hardiment la cause de ce chemin de fer, ainsi que celui de Laurentides, jusqu'au moment où le gouvernement prit sous son égide la construction

du grand-tronc du nord. M. Beaubien fut vice-président de la compagnie organisée à cet effet, mais dont les efforts furent temporairement frustrés par des influences hostiles qui empêchèrent de se délier les bourses des capitalistes anglais.

Aujourd'hui que l'avenir du chemin de fer Québec, Montréal et Occidental est assuré, M. Beaubien peut avec calme et fierté se retirer de la lutte active, et présider aux délibérations de la Chambre dont il ébranlait naguère l'enceinte des accents convaincus de sa voix puissante. Ceux qui l'ont entendu exprimer ses idées et ses sentiments sur les sujets qui réveillaient son ardeur, ne peuvent oublier l'énergie et la clarté qui caractérisaient son éloquence. Son genre, cependant, était très-désagréable—à ceux qui ne partageaient pas ses opinions. Car son discours était empreint du bon sens le plus pratique, et ne visait jamais à l'emphase et à la rhétorique ; il préférait les arguments et les preuves solides aux fleurs qui en déguisent parfois la force.

Au physique, l'Orateur de l'Assemblée législative est bel homme. Grand, bien fait, la démarche large et déliée, il n'a rien dans sa personne qui rappelle le petit crevé. C'est un type de vigueur et d'indépendance viriles. Il porte les marques du service militaire. Car un jour, pendant un parade sur le Champ-de-Mars (il était alors capitaine dans les Chasseurs Canadiens), il reçut à la figure la décharge d'un fusil que tenait un soldat maladroit. Il est affable et poli, comme il sied à un gentleman de famille et d'éducation. Fidèle à ses amis, et infatigable s'il s'agit de leur rendre service, il sait ne pas s'aliéner l'estime de ceux dont il ne partage pas les idées. Il sera probablement un des Orateurs les plus populaires de la Chambre d'Assemblée. Il remplit les devoirs de cette charge, si importante et si onéreuse, avec autant de tact que de dignité.

G.-E. D.

Le steamer "Northern Light."—Ce vapeur, construit d'après les plans et devis de M. E. W. Sewell, de Lévis, est destiné à transporter les malles entre Pictou, N.-E. et Georgetown, Ile du Prince-Edouard. Le détroit de Northumberland, que doit traverser ce steamer au milieu des glaces d'un hiver rigoureux, mesure 45 milles de largeur. Le gouvernement a fait bâtir ce vaisseau pour faire l'épreuve des idées très-pratiques émises par M. Sewell, qui espère établir la possibilité d'une navigation non interrompue, en hiver, de Québec à Liverpool. Le *Northern Light* est construit en bois et en fer, de manière à offrir le plus de résistance possible aux glaces. Les engins en sont d'une grande puissance, donnant 700 forces, et le voyage d'essai, 54 milles, fut fait avec succès. Nous attendrons avec intérêt le résultat de sa lutte contre la glace cet hiver.

Le comte Andrassy.—La famille de ce ministre célèbre, le conseiller de l'empereur d'Autriche, est très-ancienne. La tradition rapporte qu'en l'an 1000 de J.-C., lors du couronnement de saint Etienne, roi de Hongrie, un tournoi fut donné pour célébrer son avènement au trône, et ce fut pendant les combats qui firent partie des fêtes que l'ancêtre de la famille Andrassy gagna les armoiries qui décorent son écusson. Un chevalier étranger avait désarçonné tous ses compétiteurs, et se montrait fort insolent par suite de ses succès, lorsqu'un Magyar, de descendance scythe, nommé Andoras, lui jeta le défi. La lutte s'engagea aussitôt, et Andoras, en présence du roi et de toute l'assemblée, détacha, d'un seul coup de sabre, la tête et l'épaule droite de son adversaire, malgré l'armure pesante qui le protégeait. Le roi, à cause de cet exploit, permit à Andoras de porter sur son écusson la figure d'un guerrier armé, debout entre deux lions qui soutiennent une couronne. Andoras se maria peu après, et devint le père des diverses branches de la famille distinguée qui porte le nom d'Andrassy.

G.-E. D.

MODES PARISIENNES D'HIVER

NOUVEAUX MODÈLES DE COSTUMES ET CONFÉCTIONS POUR LA SAISON D'HIVER

1 et 3. Paletot *Duchesse* en velours noir, de forme demi-ajustée, longue et droite devant, courte et cintrée derrière. Des cordons placés aux coutures de côté resserrent en dessous les deux devant. Une riche passementerie à jour orne le paletot depuis les épaules, suivant tous les bords jusque derrière, avec deux rangs de franges pour le bas ; cette même garniture orne les côtés du dos, dessinant une basque au-dessus de la taille, avec deux rangs de franges pour terminer. La manche, genre paletot d'homme, est garnie en biais d'une passementerie et d'un nœud de ruban.—Jupon de cachemire gris ardoise, entouré devant d'un volant plissé qui surmonte un dentelé de même étoffe. Le tablier se termine en dents semblables qui reposent sur les précédentes. Par derrière, le jupon est monté avec un pli bulgare, lequel est entouré dans le bas par une écharpe de faille assortie nouée au milieu.—Chapeau (spécial à la première figurine) en velours noir ; fond mou et passe inclinée devant à la Marie-Stuart. Plume noire et plume grise croisées au sommet, bandeau de plumes grises sous la passe et brides de velours nouées sur le côté.

2 et 5. Veston *Hussard* en matelassé de laine gris, de forme presque ajustée à la taille. Un galon mohair et chenille suit à plat tous les bords du vêtement, y compris le bas des manches, avec une bande de renard doré. Les devant de la veste sont, en outre, garnis de fourragère, en chenille tressée, fixées à chaque extrémité par un bouton. Une longue plaque en chenilles simulant une feuille pointue, orne le dos dans toute sa longueur, ainsi que le dessus des manches depuis l'épaule, où elle est attachée par le bouton de la fourragère. Les côtés sont ornés dans le bas par des fourragères disposées comme les précédentes.—Jupon et tunique en armure de laine vert bouteille. Le bas du jupon est terminé par un volant plissé dont la tête est formée d'un galon assorti ; deux galons pareils le surmontent par derrière. La tunique forme devant deux tabliers, terminés l'un et l'autre par un plissé et garnis au milieu de trois rangs de petits boutons boules. Ces deux tabliers se réunissent derrière sous un petit bouff.—Chapeau de feutre gros vert, genre capote (spécial à la fig. 2). Sous la passe, une guirlande de feuillage bronzé ; dessus, une draperie de velours cachant le pied d'une longue plume amazone.

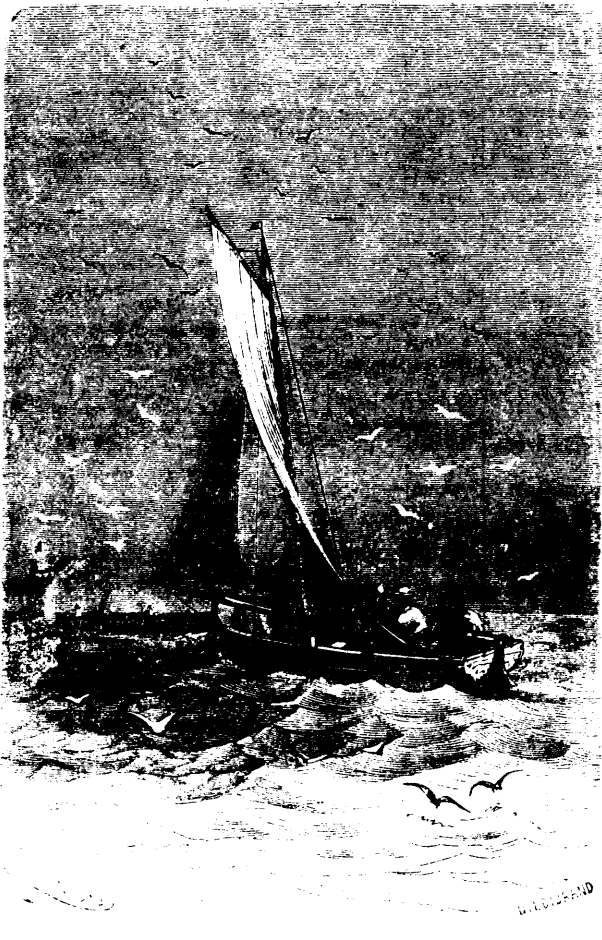
3. Même costume que celui de la fig. No. 1.—Chapeau à fond mou, en velours épinglé gris ardoise, et passe diadème en velours caroubier sombre. Une blonde anglaise forme tour de tête près des cheveux ; une touffe de chrysanthèmes orne le côté. Plume caroubier ombre partant du bandeau pour retomber sur le fond du chapeau ; nœud de ruban assorti dans le bas.

4 et 6. *Dolman-visite* en velours noir. Dos presque ajusté et devant flottants. La manche est ouverte au bas et sur le bras, s'avançant vers la main comme la manche de *visite*. Un galon mohair souple et quadrillé orne tous les bords du vêtement, manches comprises, avec une bande de castor argenté. Le même galon forme deux lignes sur le dos, en partant des épaules, pour se réunir à la taille et s'écartier encore. Des brandebourgs semblent relier les bords du galon à des boutons placés sur le velours devant, derrière et sur les bras.—Jupon et tunique en sergé bleu marine. Le jupon à traîne est entouré d'un volant plissé. La tunique, ornée d'une frange grelot à tête grillée, est drapée en plis égaux fixés par des boulons sur le côté du jupon ; elle tourne ensuite en drapés pour se perdre dans les plis de la traîne ; nœud de ruban sur le côté.—Chapeau de feutre bleu marine (spécial à la fig. 4), à fond légèrement pointu et passe auréole ; celle-ci est recouverte de velours bleu et garnie d'un bandeau de satin bleu, formant une boucle qui passe sur le bord. Coques de satin appuyées contre la calotte et plume en aigrette sur le côté.

5. Même costume que celui de la fig. 2.—Chapeau de castor blanc ; à fond pointu ; une large bande de velours vert bouteille entoure la calotte, formant un nœud sur le devant. Touffe de plumes assorties dans le bas derrière. Sous la passe, un bandeau de velours vert bouteille traversé par une épée d'acier.

6. Même costume que celui de la fig. 4.—Chapeau de velours gros bleu, à fond mou et passe plissée sur le bord. Une bande de velours bordée de faille crème entoure la calotte, formant un nœud. Guirlande de clochettes bleues et blanches, en velours, retombant du sommet du chapeau sur le fond et très-bon.

LES JOURNAUX ET LES JOURNALISTES.—Il n'y a pas encore deux cents ans que le premier journal a paru en Amérique, et aujourd'hui il y en a près de six mille, y compris les publications hebdomadaires, bi-hebdomadaires, mensuelles, bi-mensuelles, trimestrielles et annuelles. Il existe aux Etats-Unis cinq fois plus de journaux qu'en France et en Angleterre, et sept fois plus qu'en Allemagne et en Autriche. Dans les huit mille feuilles qui paraissent sur tout le globe, il y en a les trois-quarts pour le nouveau monde, ce qui prouve la soif de la science et de l'instruction chez ce jeune peuple. En admettant le chiffre de vingt pour rédacteurs en titre, collaborateurs, écrivains et dessinateurs, on arrive à une armée de 160,000 soldats du progrès et... de l'amusement.



GRAVURES QUI ACCOMPAGNENT LE TEXTE DES "AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS"

AVENTURES
DE
CAPITAINE HATTERAS

PAR JULES VERNE

SECONDE PARTIE
LE DÉSERT DE GLACE

CHAPITRE XXI. — LA MER LIBRE

Le lendemain matin, Johnson et Bell procédèrent à l'embarquement des effets de campement. A huit heures, les préparatifs de départ étaient terminés. Au moment de quitter cette côte, le docteur se prit à songer aux voyageurs dont on avait rencontré les traces, incident qui ne laissait pas de le préoccuper.

Ces hommes voulaient-ils gagner le nord ? avaient-ils à leur disposition quelque moyen de franchir l'océan polaire ? Allait-on encore les rencontrer sur cette route nouvelle ?

Aucun vestige n'avait, depuis trois jours, décelé la présence de ces voyageurs, et certainement, quels qu'ils fussent, ils ne devaient point avoir atteint Altamont-Harbour. C'était un lieu encore vierge de tout pas humain.

Cependant, le docteur, poursuivi par ses pensées, voulut jeter un dernier coup d'œil sur le pays, et il gravit une éminence haute d'une centaine de pieds au plus ; de là, son regard pouvait parcourir tout l'horizon du sud.

Arrivé au sommet, il porta sa lunette à ses yeux. Quelle fut sa surprise de ne rien apercevoir, non pas au loin dans les plaines, mais à quelques pas de lui ! Cela lui parut fort singulier ; il examina de nouveau, et enfin il regarda sa lunette... L'objectif manquait.

"L'objectif !" s'écria-t-il.

On comprend la révélation subite qui se faisait dans son esprit ; il poussa un cri assez fort pour que ses compagnons l'entendissent, et leur anxiété fut grande en le voyant descendre la colline à toutes jambes.

"Bon ! qu'y a-t-il encore ?" demanda Johnson.

Le docteur, essoufflé, ne pouvait prononcer une parole ; enfin, il fit entendre ces mots :

"Les traces... les pas... le détachement !..."

— Eh bien, quoi ! fit Hatteras... des étrangers ici ?

— Non !... non !... reprenait le docteur... l'objectif... mon objectif... à moi..."

Et il montrait son instrument incomplet.

"Ah ! s'écria l'Américain... vous avez perdu ?..."

— Oui !

— Mais alors, ces traces..."

— Les nôtres, mes amis, les nôtres ! s'écria le docteur. Nous nous sommes égarés dans le brouillard ! Nous avons tourné en cercle, et nous sommes retombés sur nos pas !

— Mais cette empreinte de souliers ? dit Hatteras.

— Le soulier de Bell, de Bell lui-même, qui, après avoir cassé ses snow-shoes, a marché toute une journée dans la neige.

— C'est parfaitement vrai," dit Bell.

Et l'erreur fut si évidente que chacun partit d'un éclat de rire, sauf Hatteras, qui n'était cependant pas le moins heureux de cette découverte.

"Avons-nous été assez ridicules, reprit le docteur, quand l'hilarité fut calmée. Les bonnes suppositions que nous avons faites ! Des étrangers sur cette côte ! allons donc ! Décidément, il faut réfléchir ici avant de parler. Enfin, puisque nous voilà tirés d'inquiétude à cet égard, il ne nous reste plus qu'à partir.

— En route !" dit Hatteras.

Un quart-d'heure après, chacun avait pris place à bord de la chaloupe, qui, sa misaine déployée et son foc hissé, déborda rapidement d'Altamont-Harbour.

Cette traversée maritime commençait le 10 juillet ; les navigateurs se trouvaient à une distance très-rapprochée du pôle, exactement cent

soixante-quinze milles (1) ; pour peu qu'une terre fût située à ce point du globe, la navigation par mer devait être très-courte.

Le vent était faible, mais favorable. Le thermomètre marquait cinquante degrés au-dessus de zéro (+ 10° centig.) ; il faisait réellement chaud.

La chaloupe n'avait pas souffert du voyage sur le traîneau ; elle était en parfait état, et se manœuvrait facilement. Johnson tenait la barre ; le docteur, Bell et l'Américain s'étaient accotés de leur mieux parmi les effets de voyage, disposés, partie sur le pont, partie au-dessous.

Hatteras, placé à l'avant, fixait du regard ce point mystérieux vers lequel il se sentait attiré avec une insurmontable puissance, comme l'aiguille aimantée au pôle magnétique. Si quelque rivage se présentait, il voulait être le premier à le reconnaître. Cet honneur lui appartenait réellement.

Il remarquait d'ailleurs que la surface de l'océan polaire était faite de lames courtes, telles que les mers encaissées en produisent. Il voyait là l'indice d'une terre prochaine, et le docteur partageait son opinion à cet égard.

Il est facile de comprendre pourquoi Hatteras désirait si vivement rencontrer un continent au pôle nord. Quel désappointement il eût éprouvé

(1) 70 lieues 1/2

et bientôt la chaloupe, se couchant sous une violente rafale, rentra dans la zone des tempêtes.

Mais l'ouragan avait heureusement tourné d'un point vers le sud, et l'embarcation put courir vent arrière, allant droit au pôle, risquant de sombrer, mais se précipitant avec une vitesse insensée; l'écueil, rocher ou glaçon pouvait surgir à chaque instant des flots, et elle s'y fût infailliblement mise en pièces.

Cependant, pas un de ces hommes n'élevait une objection; pas un ne faisait entendre la voix de la prudence. Ils étaient pris de la folie du danger. La soif de l'inconnu les enivrait. Ils allaient ainsi non pas aveugles, mais aveuglés, trouvant l'effroyable rapidité de cette course trop faible au gré de leur impatience. Hatteras maintenait sa barre dans son imperturbable direction, au milieu des vagues écumeuses sous le fouet de la tempête.

Cependant l'approche de la côte se faisait sentir; il y avait dans l'air des symptômes étranges. Tout à coup le brouillard se fendit comme un rideau déchiré par le vent, et pendant un laps de temps rapide comme l'éclair, on put voir à l'horizon un immense panache de flammes se dresser vers le ciel.

« Le volcan ! le volcan !... »

Ce fut le mot qui s'échappa de toutes les bouches; mais la fantastique vision avait disparu; le vent, sautant dans le sud-est, prit l'embarcation par le travers, et l'obligea de fuir encore cette terre inabordable.

« Malédiction ! fit Hatteras, en bordant sa misaine; nous n'étions pas à trois milles de la côte ! »

Hatteras ne pouvait résister à la violence de la tempête; mais, sans lui céder, il biaisa dans le vent, qui se déchainait avec un emportement indescriptible. Par instants, la chaloupe se renversait sur le côté, à faire craindre que sa quille n'émergât tout entière; cependant elle finissait par se relever sous l'action du gouvernail, comme un coursier dont les jarrets fléchissent, et que son cavalier relève de la bride et de l'éperon.

Hatteras, échevelé, la main soudée à sa barre, semblait être l'âme de cette barque, et ne faire qu'un avec elle, ainsi que l'homme et le cheval au temps des centaures.

Soudain, un spectacle épouvantable s'offrit à ses regards.

A moins de dix toises, un glaçon se balançait sur la cime houleuse des vagues; il descendait et montait comme la chaloupe; il la menaçait de sa chute, et l'eût écrasée à la touche seulement.

Mais avec ce danger d'être précipité dans l'abîme, s'en présentait un autre non moins terrible; car ce glaçon, courant à l'aventure, était chargé d'ours blancs, serrés les uns contre les autres, et fous de terreur.

« Des ours ! des ours ! » s'écria Bell d'une voix étranglée.

Et chacun, terrifié, vit ce qu'il voyait.

Le glaçon faisait d'effrayantes embardées; quelquefois il s'inclinait sous des angles si aigus, que les animaux roulaient pêle-mêle les uns sur les autres. Alors ils poussaient des grognements qui luttaient avec les fracas de la tempête, un formidable concert s'échappait de cette ménagerie flottante.

Que ce radeau de glace vint à culbuter, et les ours, se précipitant vers l'embarcation, en eussent tenté l'abordage.

Pendant un quart d'heure, long comme un siècle, la chaloupe et le glaçon naviguèrent de conserve, tantôt prêts à se heurter; parfois l'un dominait l'autre, et les monstres n'avaient qu'à se laisser choir. Les chiens groenlandais tremblaient d'épouvante. Duk restait immobile.

Hatteras et ses compagnons étaient muets; il ne leur venait pas même à l'idée de mettre la barre dessous pour s'écarter de ce redoutable voisinage, et ils se maintenaient dans leur route avec une inflexible rigueur.

Un sentiment vague, qui tenait plus de l'étonnement que de la terreur, s'emparait de leur cerveau; ils admiraient, et ce terrifiant spectacle complétait la lutte des éléments.

Enfin, le glaçon s'éloigna peu à peu, poussé par le vent auquel résistait la chaloupe avec sa misaine bordée à plat, et il disparut au milieu du brouillard, signalant de temps en temps sa présence par les grognements éloignés de son monstrueux équipage.

En ce moment, il y eut redoublement de la tempête; ce fut un déchainement sans nom des ondes atmosphériques; l'embarcation, soulevée hors des flots, se prit à tourner avec une vitesse vertigineuse; sa misaine arrachée s'enfuit dans l'ombre comme un grand oiseau blanc; un trou circulaire, un nouveau Maïström se forma dans le remous des vagues; les navigateurs, enlacés dans ce tourbillon, coururent avec une rapidité telle que ses lignes d'eau leur semblaient immobiles, malgré leur incalculable rapidité. Ils s'enfonçaient peu à peu. Au fond du gouffre, une aspiration puissante, une suction irrésistible se faisait, qui les attirait et les engluait vivants.

Ils s'étaient levés tous les cinq. Ils regardaient d'un regard éfarré. Le vertige les prenait. Ils avaient en eux ce sentiment indéfinissable de l'abîme!

Mais, tout d'un coup, la chaloupe se releva perpendiculairement. Son avant domina les lignes du tourbillon; la vitesse dont elle était douée la projeta hors du centre d'attraction, et, s'échappant par la tangente de cette circonférence qui faisait plus de mille tours à la seconde, elle fut lancée au dehors avec la vitesse d'un boulet de canon.

Altamont, le docteur, Johnson, Bell furent renversés sur leurs bancs.

Quand ils se relevèrent, Hatteras avait disparu.

Il était deux heures du matin.

(A continuer.)

L'HOMME VERT

(CONTE)

Par un beau jour d'été, deux enfants, le frère et la sœur, jouaient au bord d'une grande rivière et s'y promenaient gaiement. Ils s'étaient fort éloignés de la demeure paternelle. La petite fille en fut alarmée et dit à son frère :

« Mon frère, retournons chez nous, maman nous a défendu d'aller jouer au bord de l'eau. »

Le petit garçon répondit :

« Ma sœur, allons encore là-bas, sous les saules, nous reposer un peu dans l'herbe, nous nous en retournerons après. Et, voyant une nacelle amarrée au tronc d'un vieil arbre, il s'écria :

— Oh ! le joli bateau, avec ses rames bleues et ses voiles blanches. Ah ! ma sœur, si nous avions ce joli bateau ! »

Les enfants accoururent dans les saules, au bord de l'eau. A peine y furent-ils assis, qu'un homme leur apparut, se dressant au milieu des herbes et des joncs.

C'était l'homme vert !

Cette apparition leur fit peur, aussi leur premier mouvement fut-il de s'enfuir. Mais l'homme vert les regarda si tendrement, d'un air si bonhomme, que les enfants, rassurés, revinrent au rivage en souriant.

L'homme vert leur dit alors :

« Pourquoi vous enfuir, enfants ? Ne craignez rien, je vous aime. Je suis le roi des eaux, j'aime les petits enfants. Venez à moi ! »

En même temps, il leur tendit les bras. L'eau tombait de sa barbe, de ses cheveux, et ruisselait sur ses bras, sur son corps comme des larmes d'argent et des perles blanches.

Ce spectacle attachait les enfants au rivage. Cependant la petite fille, inquiète, dit à son frère :

« Frère, maman nous a défendu de jouer au bord de l'eau. Rentrons chez nous. »

Le petit garçon, qui avait grand plaisir à voir tomber l'eau de la barbe et de la chevelure de l'homme vert, n'entendit pas la voix de sa sœur.

L'homme vert dit aux enfants :

« Venez à moi, et je vous donnerai tous les coquillages bariolés qui sont dans mes sables. »

En même temps il plongeait et retirait des coquillages pleins ses deux mains, les laissant ensuite retomber et s'en aller au fil des eaux.

Les enfants avaient bien envie de ces jolis coquillages, mais ils n'osaient approcher, et la petite sœur ne cessait de répéter :

« Frère, maman nous a défendu de jouer au bord de l'eau. Rentrons chez nous. »

L'homme vert leur dit encore, en leur montrant les fleurs blanches et roses qui flottaient à la surface des eaux : « Venez à moi et je vous donnerai toutes ces fleurs blanches et roses que vous voyez, avec ce roseau flexible qui se courbe sur les flots. Venez à moi, je vous donnerai toutes ces libellules, fleurs vertes, bleues et argentées qui volent dans les airs. » En même temps, l'homme vert agitait les herbes, les joncs, les roseaux, et les libellules s'élevèrent, voltigèrent et vinrent se poser dans la barbe et les cheveux de l'homme vert.

Les enfants en étaient fort réjouis.

Cependant la petite fille dit encore à son frère :

« Mon frère, rentrons chez nous, maman nous a défendu de jouer au bord de l'eau. »

Le petit garçon fit quelques pas vers la rive.

L'homme vert leur dit encore :

« Enfants, j'ai là, au milieu des joncs, un joli bateau avec des rames bleues et des voiles blanches; si vous voulez venir à moi, je vous le donnerai. »

Il leur dit encore :

« La chaleur est grande, le soleil darde fort. Vous avez bien chaud, venez à moi, je rafraichirai votre gai visage, vos mains si blanches et vos pieds si mignons. Cette onde est claire comme le cristal même et son gravier est aussi fin que la poussière. »

La petite, toute en larmes, dit à son frère :

« Allons chez nous, frère, maman nous a défendu de jouer au bord de l'eau. »

Le petit garçon s'avança encore un peu pour laver son visage, ses mains et ses pieds.

Alors l'homme vert leur dit d'une voix plus caressante :

« Si vous voulez venir à moi, je vous donnerai tous ces beaux poissons si vifs, qui nagent au fond de la rivière. Tous ces jolis poissons rouges, bleus, verts et argentés. »

Et l'homme vert fit passer sous les yeux des enfants une grande quantité de petits poissons, qui frétilaient, tournoyaient et sautillaient.

Le petit garçon ôta ses souliers, releva son pantalon, et s'avança dans l'eau. Puis il se mit à cueillir les fleurs blanches et roses, il s'avança encore pour prendre les libellules qui fuyaient. Il allongea les mains pour attirer à lui le joli bateau aux rames bleues, aux voiles blanches. Il avança enfin pour prendre les petits poissons qui fuyaient sous les eaux. Alors, l'homme vert agitant les vagues, l'enfant, qui avait de l'eau passé le genou, fit un cri, perdit le pied et glissa, glissa sous les ondes.

« Mon frère, rentrons chez nous, maman nous a défendu de jouer au bord de l'eau ! » lui cria sa sœur tout en larmes.

Le petit garçon, entraîné par le courant, reprut un moment à la surface pour s'écrier :

« Adieu, ma sœur ! l'homme vert m'étouffe !... »

Et l'enfant disparut une seconde fois sous les flots pour ne plus reparaitre.

Un long rire, un rire infernal comme celui des enfers, se mêla aux cris désespérés de la petite sœur, qui vainement implorait du secours sur le rivage tranquille.

Son frère dormait au fond des eaux, la face dans le sable. Il était mort. L'homme vert l'avait étouffé sous les ondes, au bord de la rivière.

SAVINIEN LAPOINTE.

LES CARTES A JOUER

Parmi les rues de Paris qu'on a dû démolir pour le percement de l'avenue de l'Opéra, il en est une qui rappelle d'assez curieux souvenirs : c'est la rue de l'Anglade, qui allait de la rue Molière à la rue Sainte-Anne. Elle a disparu avec les premiers numéros de ces deux dernières voies publiques, lors de la construction, en 1866, de l'amorce de l'avenue de l'Opéra et des travaux exécutés pour le dégagement des abords du théâtre français. La rue de l'Anglade, qui mesurait 37 mètres, ne comptait que quelques maisons; elle avait été ouverte au commencement du XVII^e siècle.

Cette rue avait tiré son nom d'un sieur Gilbert Anglade, maître cartier, qui s'y était établi en 1639.

Sur les enveloppes des cartes à jouer qu'il vendait, il écrivait comme devise :

Anglade je ne donne.

Et je vous prie de jouer et d'offenser personne.

Les maîtres cartiers-papetiers, qu'il ne faut pas confondre avec les papetiers-colleurs, formaient à Paris une importante corporation; ils avaient seuls le droit de fabriquer et de vendre des cartes à jouer.

Cette communauté avait des statuts et règlements fort anciens, renouvelés par édit de Henri III, en 1581; ils furent confirmés en 1594 et augmentés par Louis XIII et Louis XIV. L'apprentissage durait quatre ans, le compagnonnage, trois ans. Le brevet coûtait 30 livres, la maîtrise 700 livres. Les cartiers avaient pour patrons les rois, et leur bureau était chez le juré en charge. Les filles de maîtres jouissaient du droit d'affranchir ceux qui les épousaient de l'apprentissage, et pouvaient travailler elles-mêmes chez les maîtres, en qualité de compagnons.

Autrefois la fabrication des cartes était longue et difficile. Avant d'être mis en vente, un jeu passait cent fois dans les mains du cartier; il y avait donc peu d'objets dont le travail de main-d'œuvre fût aussi multiplié.

L'origine des jeux de cartes est antérieure à Charles VI. Le synode de Worcester défend, entre autres jeux de hasard, celui du roi et de la reine. Dans la vie du peintre italien Berna de Sienne, parmi les instruments de jeu brûlés sur la place publique, on cite des figures peintes et des cartes de triomphe; or, Berna, qu'on a mal à propos appelé saint Bernard de Sienne, était contemporain de Charles V, qui n'a pas compris les cartes dans la nomenclature des jeux interdits par lui en 1370, uniquement parce que ce jeu n'était pas encore assez répandu pour attirer sur lui les rigueurs de la proscription. Il est donc inexact de soutenir que ce jeu ne date que de la folie du roi Charles VI, en 1393.

Sainte-Foix, dans ses *Essais historiques sur Paris*, nous a laissés de curieux détails sur la composition des figures des jeux de cartes, sur leur valeur, et sur les personnages allégoriques qui y sont représentés.

Les droits que les cartiers étaient tenus d'acquiescer sur chaque jeu de cartes étaient affectés à l'école royale militaire par l'édit de fondation de cet établissement, janvier 1751.

B. F.

SCIENCE PRATIQUE

Propriétés toxiques de la glycérine.—M. Du-jardin-Beaumetz a entrepris avec M. Audigé une série d'expériences, comparables à celles qu'il a déjà entreprises sur les alcools, sur les propriétés toxiques de la glycérine. Ces expériences peuvent ainsi se résumer :

1^o. La glycérine, chimiquement pure, détermine chez le chien, en vingt-quatre heures, lorsqu'elle est introduite sous la peau, des accidents toxiques mortels à la dose de 8 à 10 grammes par kilogramme du poids du corps.

2^o. L'ensemble des accidents toxiques (glycérisme aigu) est comparable dans de certaines limites à ceux de l'alcoolisme aigu.

3^o. Les lésions nécropsiques dans le glycérisme sont analogues à celles de l'alcoolisme, ce qui porte à penser que leur action toxique est à peu près la même.

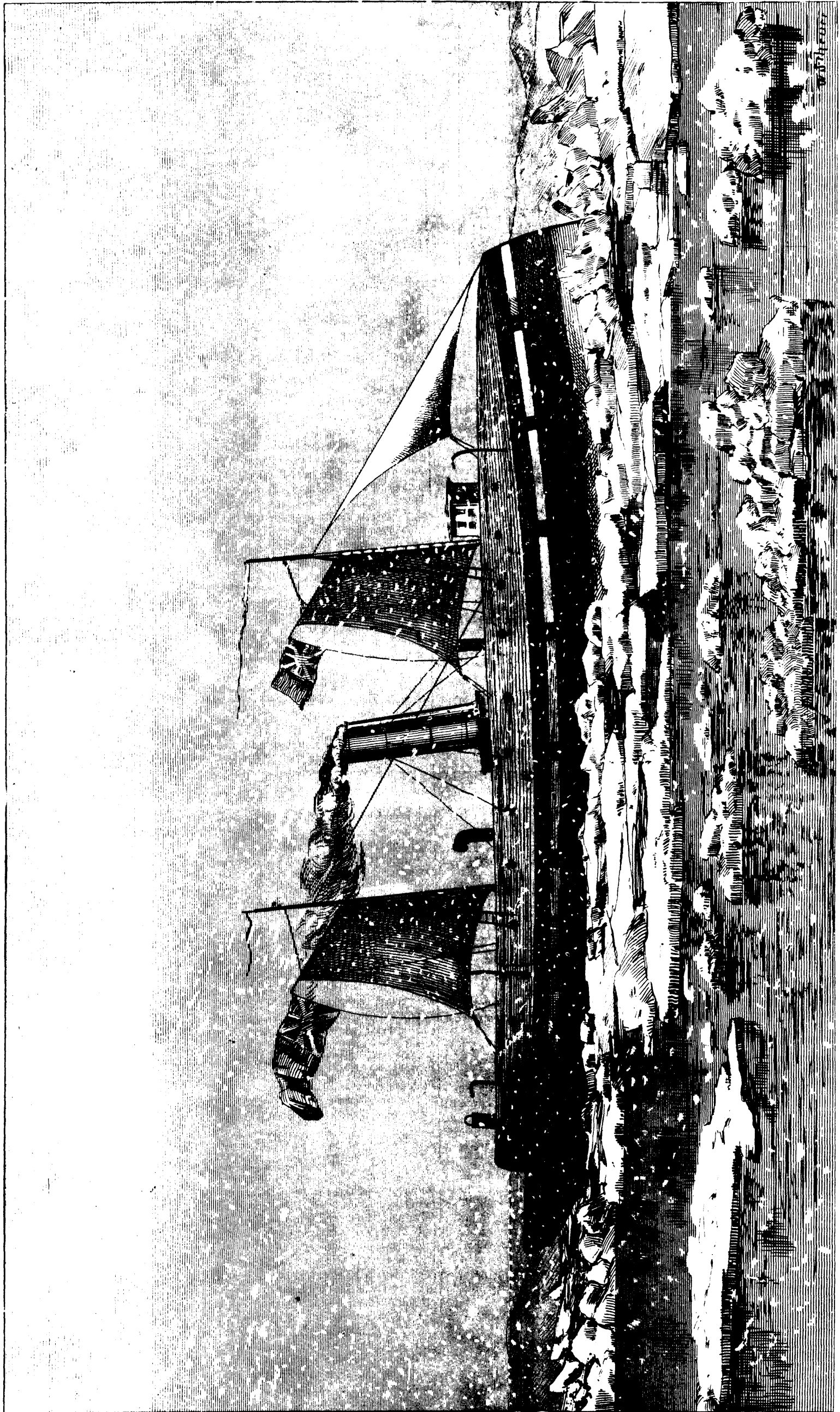
4^o. Au point de vue thérapeutique, il n'est donc pas sans danger d'introduire dans l'économie de trop grandes quantités de glycérine.

Le créosote, ou nouveau moyen de conservation des substances animales.—A la suite d'essais sur la désinfection de matières fécales, le docteur G. Leube, d'Ulm, avait été frappé des propriétés antiseptiques de l'acide sulfurique, et il en conçut l'idée d'employer cet acide, en solution très-étendue, à la conservation des substances animales. Les résultats auxquels il est arrivé paraissent avoir réalisé ses prévisions; c'est du moins ce que l'on peut conclure de l'examen des différents échantillons qui figurent à l'exposition internationale de Bruxelles. Ce sont des morceaux de viande de bœuf, dont le plus ancien a été préparé en février 1876; le cœur, le foie, la rate, les reins, provenant d'animaux sains et malades, une peau de chat, etc. Tous ces échantillons ont été préparés en les trempant dans de l'eau renfermant 3 et au maximum 4 0/0 d'acide sulfurique. Pour certains, et entre autres pour la viande de consommation, l'acide a suffi dans la proportion de 1 à 2. Après l'immersion, ils ont tous été séchés par l'exposition à l'air ou dans une chambre chauffée modérément.

On ne saurait dire jusqu'à présent si la viande destinée à l'alimentation, et préparée de cette façon, perd ses qualités nutritives et son goût; mais les morceaux conservés n'ont pas de mauvaise odeur, et offrent très-bonne apparence, ce qui permet de croire que l'intérieur est bien conservé aussi. Des essais faits sur des peaux fraîches ont fait voir qu'en imprégnant la surface intérieure de 1 0/0 d'acide sulfurique, la conservation devient parfaite, et que l'on peut éviter totalement le dégagement des gaz putrides que l'on remarque si fréquemment dans les peaux livrées au commerce. On aurait donc encore là un moyen très-économique pour désinfecter les états des bouchers et des poissonniers.

Le bois imprégné d'acide sulfurique étendu acquiert aussi des qualités nouvelles. Des morceaux de sapin nouvellement coupés ont été déposés dans une solution de 3 à 4 0/0 d'acide, et après un temps assez long on les a séchés. Ils sont devenus presque incombustibles, absolument comme s'ils avaient été imprégnés de verre soluble.

MAUVAISE HUMEUR.—Les enfants dont la santé est bonne ne sont jamais criards, et ils ne le seront pas, même durant la dentition, si on leur fait prendre du PRÉSERVATIF DE WINGATE POUR LES ENFANTS.



LE NOUVEAU STEAMER NORTHERN LIGHT, CONSTRUIT POUR RESOUDRE LE PROBLEME DE LA NAVIGATION DU ST. LAURENT EN HIVER



1 2 3 4 5 6

LES NOUVELLES MODES PARISIENNES D'HIVER

LETTRES PARISIENNES

—
XI

NOUVELLES COUCHES SOCIALES...

De lie et vase qu'elles sont en leurs basses, deviendront-elles crème, en se portant à la surface? M. Gambetta lui-même ne le dit point. Ce qu'il affirme, c'est que les nouvelles couches s'ébranlent enfin, qu'elles montent à l'assaut du pouvoir, au partage des biens, à l'activité des hautes fonctions, aux grands rôles dirigeants de l'histoire contemporaine.

Cela suffit à son bonheur; et à la joie qu'il en laisse éclater, il est facile de voir qu'il parle pour son saint, et qu'il est de la confrérie.

* *

Nous, qui ne sommes pas tenus aux mêmes ménagements envers les frères et amis, penchons-nous un instant sur ce puits de l'abîme.

Disons qu'elles en sont les émanations; appelons par son nom tout ce qui y grouille; sachons ce qu'on y pense, ce qu'on y dit de nous, et voyons un peu la propriété de ces pieds, qui se flattent de nous marcher bientôt sur la tête.

Ce qui apparaît tout d'abord, c'est que les dites couches sont très anxieuses, et qu'elles ont toujours éclaboussé la fortune, toutes les fois que cette dernière a engagé sa roue près de leur mare de fange et de sang.

* *

C'est un gisement infect, composé de tout ce que la terre a produit de misère vicieuse, de mécontentement venimeux et de rage révolutionnaire. C'est le paupérisme, mélange inégal de besoins réels et de convoitises. C'est l'intempérance incorrigible, et l'orgie, qui, comme le saule, à la tête et les pieds dans le ruisseau... Et tout cela accumulé depuis Caïn jusqu'à nos jours; depuis le meurtre des prophètes entre le vestibule et l'autel, jusqu'au massacre des otages à la Roquette.

Le monde ayant décidément plus d'une tête, contrairement à ce que voulait Néron, il s'en suit que tant de sang répandu ne suffit jamais, et que la bête humaine est toujours altérée.

* *

Comme le chacal qui rôde nuitamment autour des Zéribas, elle pousse son cri de mort aux portes des villes. C'est là qu'elle a ses terriers qui sont les faubourgs. C'est là que s'anasse cet égoût moral de nos civilisations; là que s'allume cette flamme qui s'élance à certains jours contre les institutions et les monuments, et noircit la Seine des cendres des Tuileries et de l'Hôtel-de-Ville.

J'ose dire pourtant que Paris n'est plus le quartier général des pauvres vicieux. Il était à Londres, voici de cela quelques années; maintenant, suivant la gloire et guettant les milliards, il est à Berlin. Paris ne vient certainement qu'en troisième ligne.

* *

Malheureusement, si le paupérisme est moins étendu chez nous, il est plus effronté. Victor Hugo, à lui tout seul, a écrit dix volumes pour célébrer les *Misérables*. Il a composé pour eux ses *Chansons des rues et des bois*, exalté leurs devanciers dans son *Quatre-vingt-treize*, et médié jusque sur la tombe de ses fils, les applaudissements de la "sainte canaille."

Les journaux ne sont pas en retard. Ils ont pullulé comme des champignons sur les fameuses "nouvelles couches."

La Lanterne de Rochefort éteinte, nous avons eu l'Avant-Garde, le Rappel, le Corsaire, les Droits de l'homme, qui, chaque matin, font feu des quatre pieds contre "l'infâme capital," "le cléricalisme ténébreux," "la femme dénée humaine," et l'inévitable "sueur du peuple."—Bref, toute la vieille ferraille socialiste.

* *

Touchante fraternité! et qui rappelle bien la: *Sois mon frère ou je te tue*, des terroristes!

Seulement, on presse le pas, dans certaines rues, à la seule vue de ces frères et amis, et, instinctivement, on met la main sur ses poches...

Ce n'est pas que nos héritiers présomptifs des nouvelles couches soient thésauriseurs. Ce sont, au contraire, des pauvres magnifiques. On les a vus porter leurs matelas au Mont-de-Piété les soirs de carnaval, afin de pouvoir aller au bal masqué. Après la valse, ils quittent leur danseuse et vont mendier leur déjeuner du lendemain, quand les sergents de ville les gênent par trop dans l'exercice de leurs autres petites industries.

Mais là où l'on respire les vertus antiques de ce peuple foulé par les tyrans; là où l'on est frappé de ses qualités et touché de ses sueurs magnanimes, c'est dans le Caboulot, où, trois jours sur six, il va "prendre son plumet" comme il dit, avec le mot d'ordre de la société dont il est membre.

Car ce prolétaire n'admet le travail que comme pis-aller; le pain gagné lui paraît fade, comme aux Hébreux la manne du désert, et il compte que le partage des biens et l'ébranlement de "l'infâme capital" lui ouvriront tôt ou tard une terre promise.

* *

Un inspecteur des écoles demandait à une petite fille en haillons l'explication du mot *salaire*, et l'enfant ne comprenait pas la question.

"Voyons, dit l'inspecteur pour la mettre sur la voie, quand votre père rentre le samedi soir, vous savez bien ce qu'il rapporte à la maison?"

—Oh! oui, dit la petite. Maman dit comme ça, qu'il rapporte son plumet."

On n'est jamais vendu que par les siens! C'était bien là l'enfant des nouvelles couches sociales.

Ainsi, le travail, qui purifie tant de choses ici-bas, ne met pas un rayon au front du misérable vicieux, pas un mérite au bilan du pauvre révolutionnaire.

* *

Quand, par son inconduite et ses châtiments du cabaret, il aura vu sa femme et ses enfants d'abord sur la paille, puis sur la planche, puis sur la rue; quand les siens, désertant la mansarde où il les laissait mourir de faim, seront à l'hôpital, on le verra lui-même se diriger, le front haut, vers un café borgne.

Les trous de ses haillons semblent cracher le sarcasme aux passants, particulièrement aux habits neufs et aux robes de soie. Il est orgueilleusement sale, fièrement immonde, et si un camarade lui en fait l'observation, il répondra comme celui à qui on reprochait de ne pas se brosser au moins de temps en temps: "Ah ça! est-ce que je suis mon domestique!"

* *

Beaucoup d'honnêtes gens, curieux d'écouter de mœurs et jaloux de soulever un coin de l'avenir que nous réservent les nouvelles couches sociales, ont suivi la corde graisseuse qui descend aux caboulots et aux bouis-bouis, et, sous le manteau de la police, ont eut la liberté d'y prendre quelques notes.

L'atmosphère du caboulot vous prend à la gorge dès le seuil. C'est une composition variée de vieux poissons, de vieux souliers et de vieux habits; un mélange d'odeurs combinées de vinaigre, de beurre ranci, de poumons attaqués et de fumée de pipe.

* *

Figurez-vous autour d'une table visqueuse, qu'éclairent deux chandelles de suif fixées dans un goulot de bouteille, un ramassis d'aventuriers, de déclassés, de filles sans clients et de filous dans la *dèche*. Chapeaux défoncés, bottes éculées, longues chevelures incultes, sourcils buissonneux, œil atone et lèvres cruelles, c'est le signalement de tous ces héros, qui sortent de terre, on ne sait d'où, aux grands jours de l'insurrection et qu'on ne voit dans les beaux quartiers que quand il s'agit de déraciner les pavés, de tirer sur les ligands et de verser le pétrole.

* *

Là encore se donnent rendez-vous les faux boiteux, les faux aveugles, les pick-pockets et les prostituées.

De la porte, à peine pouvez-vous distinguer les détails, tant l'air est épaissi et l'éclairage annulé par la fumée des pipes. C'est un grouillement d'animaux à face humaine, autour de tables où s'abattent une nuée de cartes tachées de vin et d'où sortent des rires, des plaintes, des imprécations, des obscénités, des menaces.

Des sommelières, exposant leur corsage échancré aux regards lubriques des buveurs, vont et viennent renouvelant les choppes, échangeant des lazis, le tout avec des éclats de rire et des expressions à faire rougir un dragon de la garde.

* *

D'autres femmes apparaissent aussi, hélas!... Ce sont les mères et les épouses de ces misérables. Les unes avec un nourrisson à demi-mort sur leur sein desséché et des enfants malingres accrochés à leur jupe; d'autres portant des hardes nouées dans un mouchoir en lambeaux—tout ce que l'huissier leur a laissé—et venant annoncer que le propriétaire, à bout de patience et d'atermoiements, les met sur la rue.

Il y a quelque chose de navrant dans la vue de ces malheureuses créatures enloupées de châles effiloqués, affligées de toux déchirantes et frissonnant sous la pluie à la porte des estaminets, où le mari, au prix de derniers sous qui pourraient encore donner du pain, achève de se gaver d'eau-de-vie.

* *

Vous avez vu la pauvre hirondelle dont on vient d'abattre le nid, et qui, voletant anxieuse et le sein agité, regarde sa couvée meurtrie sur les pierres... C'est la situation, c'est l'histoire de cette infortunée dont les enfants crient à la faim.

Elle s'en va, pour un sou qui lui reste encore, les faire déjeuner et dîner à la fois, dans un de ces établissements où l'on est traité à l'hasard de la fourchette: arcanes culinaires qu'il convient de ne pas examiner de trop près, mélanges dignes de la marmite des sorcières de Macbeth, empoisonnements à bon marché à l'usage du peuple.

* *

La statistique est catégorique à cet égard. Elle relève d'un côté 1286 boulangers, et de l'autre 11,346 cabaretiers, non compris 644 liquoristes et 1631 cafetiers et brasseurs. D'où il appert que les nouvelles couches sociales sont décidément bien altérées—surtout quand il n'y a pas de sang à verser—et que le soleil de la civilisation est bien desséchant pour la langue des peuples qu'il éclaire.

Il est vrai que tout prolétaire n'est pas nécessairement avili et cruel. Là où le plus grand nombre cherche la rage du crime et l'excitation au mal, tel égaré novice cherche simplement l'oubli, et il lui arrive, comme au roi de Thule, de boire ses larmes dans son verre...

Après cela, je concède à M. Gambetta tout ce qu'il voudra, et même que le peuple est le sol vivant de la patrie. J'admettrai qu'on le glorifie, en voyant que de lui part tout ce qui monte; mais j'aimerais encore mieux le plaindre, en voyant qu'en lui s'accumule tout ce qui descend.

TH.-B. DE LA GUIERCHE.

Paris, novembre 1876.

LA SERBIE

Nominale, la Serbie forme une dépendance de la Turquie, mais, en réalité, c'est une terre libre, ayant son propre gouvernement et jouissant de toute sa liberté politique. Le vasselage du prince de Serbie envers la Porte Ottomane n'est plus représenté que par un tribut annuel de 300,000 francs.

Non contents d'avoir reconquis leur indépendance, les Serbes aspirent à reconstituer l'antique empire de Serbie si puissant au XIV^e siècle et qui réunissait alors

tous les pays slaves de la presqu'île des Balkans.

Dans ses limites actuelles, la Serbie ne comprend qu'une faible partie du versant septentrional des monts qui s'élèvent au centre de la péninsule turque. Nettement séparée de l'Austro-Hongrie par les eaux du Danube et de la Slave, elle est ouverte de toutes parts vers la Turquie et n'a guère de frontières naturelles auxquelles ses populations puissent s'appuyer. La grande vallée centrale de la Morava et les vallées de la Drina et du Timok, qui limitent la Serbie, l'une du côté de l'ouest, l'autre à l'orient, sont toutes également accessibles aux envahisseurs étrangers. Les Turcs n'auraient aucune difficulté à pénétrer dans la Serbie, et la campagne ne commencerait à devenir périlleuse pour eux qu'au milieu des grandes forêts, dans les étroites vallées des montagnes.

La contrée n'a de plaines d'une certaine étendue que sur les bords de la Save; là, les campagnes basses continuent au sud l'ancienne mer, remplacée par l'Alfold hongrois. Partout ailleurs la surface du pays se hérise de collines, de rochers et de monts dont les géologues ont à grand-peine exploré le dédale. Parmi les vallées qui sillonnent cette région montagneuse, aucune n'est plus gracieuse ni plus fertile que celle du Timok; surtout le bassin de Kujatchevatz, où se réunissent les premiers affluents de la rivière, se distingue par sa beauté champêtre: les prairies, les vergers sont animés par le flot des eaux courantes, les coteaux sont couverts de pampres, et plus haut s'étend partout la verdure des forêts. Par un contraste soudain, un étroit défilé, creusé par les eaux du Timok, succède à ce charmant bassin. Les armées romaines, qui devaient passer dans cette âpre gorge des montagnes pour gagner le Danube, y avaient construit un chemin stratégique. Près du défilé de l'issue, dans le bassin du Zaitchar, le camp fortifié de Gamzigrad, dont les murailles et les tours de porphyre existent encore dans un état remarquable de conservation, surveillaient tous les alentours.

La vallée de la Morava et de son bras principal, la Morava bulgare, divise la contrée en deux parties inégales dont les massifs de montagnes n'ont entre eux aucun lien de continuité. A part quelques promontoires, les bords de la Morava offrent partout un chemin naturel ouvert entre le Danube et l'intérieur de la Turquie, et le commerce d'échange, qui tôt ou tard sera centuplé par un chemin de fer, doit nécessairement avoir lieu par cette vallée et par la vallée frontière d'Alexinat.

L'ancienne capitale de l'empire de Serbie, Krouchevatz, était située dans une position tout à fait centrale, au milieu du bassin de la Morava serbe, mais non loin du défilé de Stalaj; où les deux rivières se réunissent au pied d'un promontoire couronné de ruines. Les restes du palais des tsars serbes s'y voient encore. On dit qu'aux temps de gloire qui précéderent la funeste bataille de Kossovo, Krouchevatz n'avait pas moins de trois lieues de tour: elle n'est plus aujourd'hui qu'une misérable bourgade.

Après que la Serbie eut recouvré son indépendance, la capitale fut installée à Kragoujevatz, au centre de la célèbre Sumadia ou Région des forêts qui du temps de l'oppression turque servait de refuge à tous les persécutés.

Mais un pareil endroit ne pouvait être un centre naturel que pour une société toujours en guerre; dès que les intérêts majeurs de la Serbie devinrent ceux du progrès industriel et commercial, le gouvernement dut se transférer à Belgrade, cette charmante cité bâtie précieusement sur la dernière ondulation mourante des montagnes de la Sumadia. Grâce à sa situation au confluent de la Save et du Danube, sur une colline d'où l'on peut voir au loin les terres marécageuses de la Symie incessamment remaniées par les deux fleuves, Belgrade, l'antique *Singidnum* des Romains, l'*Alba Graeca* du moyen âge, est un entrepôt nécessaire de commerce entre l'Occident et l'Orient, en même temps qu'un point stratégique de la plus haute importance.

Jadis, la Serbie était une des contrées les plus boisées de l'Europe; tous ses monts étaient revêtus de chênes. "Qui tue un arbre, tue un Serbe," dit un fort beau proverbe, qui date probablement de l'époque où les rayas opprimés se réfugiaient dans les forêts, et où de "saints arbres" leur servaient d'églises; malheureusement, ce proverbe s'oublie, et déjà le déboisement est consommé en maint district des montagnes. Quand le paysan a besoin d'une branche ou d'une touffe de feuillage, il abat l'arbre entier; pour alimenter un feu nocturne, les bergers ne se contentent pas d'amasser le bois sec, il leur faut tout un chêne.

"Les Serbes de la Serbie indépendante, dit un de nos plus illustres géographes modernes, se considèrent comme les représentants les plus purs de leur race.

"Ce sont, en général, des hommes de belle taille, vigoureux, larges d'épaules, portant fièrement la tête. Les traits sont accusés, le nez est droit et souvent aquilin, les pommettes sont un peu saillantes; la chevelure, rarement noire, est fort abondante et bien plantée; l'œil perçant et dur, la moustache bien fournie donnent à toutes les figures une apparence militaire.

"Les femmes, sans être belles, ont une noble prestance, et leur costume semi-oriental se distingue par une admirable harmonie de couleurs. Même dans les villes, quelques Serbiennes ont su résister à l'influence toute puissante de la mode française et se montrent encore avec leurs vestes rouges, leurs ceintures et leurs chemises brodées de perles et ruisselantes de sequins, leur petit fez si gracieusement posé sur la tête et fleuri d'un bouton de rose.

"Malheureusement la coutume du pays exige que la femme serbe ait une opulente chevelure noire et le teint éblouissant d'éclat. A la campagne comme dans les villes, le fard et les fausses tresses sont d'un usage universel; mêmes les paysannes des villages les plus écartés se teignent les cheveux, les joues, les paupières et les lèvres, le plus souvent au moyen de substances vénéneuses qui détériorent la santé. Les plus riches campagnardes ont en outre le tort de faire étalage de leur fortune sur leurs vêtements, et de gâter leur costume par un excès d'ornements d'or et d'argent et de colifichets de toute espèce."

Les Serbes se distinguent très-honorablement parmi les peuples de l'Orient par la noblesse de leur caractère, la dignité de leur attitude et leur incontestable bravoure. Certes, il faut que leur énergie passive soient grande pour qu'ils aient pu résister à des siècles d'oppression et reconquérir leur indépendance dans les conditions d'isolement et de misères où ils se trouvaient au commencement du siècle. De l'ancienne servitude ils n'ont gardé, dit-on, que la paresse et la prudence soupçonneuse, mais ils sont honnêtes et véridiques; il est difficile de les tromper, mais ils ne trompent jamais. Egaux jadis sous la domination des Turcs, ils sont restés égaux dans la liberté commune: "Il n'y a point de nobles parmi nous, répètent-ils souvent, car nous le sommes tous!" Ils se tutoient fraternellement dans leur belle langue sonore et claire, bien faite pour l'éloquence, et se donnent volontiers les noms de la plus intime parenté. Le prisonnier même est un frère pour eux. Ainsi, quand un condamné serbe n'a point vu ses parents au tribunal, on lui accorde facilement, sur sa parole d'honneur, d'aller visiter sa famille. Quoique libre de toute surveillance, il ne manque jamais d'être fidèle au rendez-vous de la prison.

Les liens de la famille ont une grande force en Serbie; de même ceux de l'amitié. Quoique les Serbes aient en général une grande répugnance à prononcer un serment, il arrive souvent que des jeunes gens, après s'être éprouvés mutuellement pendant une année, se jurent une amitié fraternelle, à la façon des anciens frères d'armes de la Scythie, et cette fraternité de cœur est encore plus sacrée pour eux que celle du sang. Un fait remarquable et qui témoigne de la haute valeur morale des Serbes, c'est que leur esprit de famille et leur respect de l'amitié ne les ont pas

entraînés, comme leurs voisins les Albains, en d'incessantes rivalités de talion et de vengeance. Le Serbe est brave; il est toujours armé; mais il est pacifique, il ne demande point le prix du sang. Toutefois, pas plus que les autres hommes, il n'est parfait. Que de routine encore dans les campagnes! Que d'ignorance et de superstitions! Les paysans croient fermement aux vampires, aux sorciers, aux magiciens, et, pour se garantir des mauvaises influences, ils prennent bien soin de se frotter d'ail à la veille de Noël.

Les cultivateurs de la Serbie, comme ceux de toutes les autres contrées de la Slavie du Sud, possèdent la terre en communautés familiales. Ils ont conservé l'ancienne *zadruga*, telle qu'elle existait au moyen âge, et, plus heureux que leurs voisins de Slavonie et des provinces dalmates, ils n'ont pas à lutter contre les embarras suscités par le droit romain ou germanique. Au contraire, la loi serbe les protège dans leur antique tenure du sol; lors des conflits d'héritage, elle place même la parenté élective créée par l'association au-dessus des liens de la parenté naturelle. Le patriotisme serbe demande aussi qu'il ne soit point dérogé aux vieilles coutumes nationales. Dans leurs délibérations, les députés du parlement ou Skoupechtina prennent toujours soin de respecter le principe slave de la propriété commune du sol; ils y voient avec raison le moyen le plus sûr de garantir leur pays de l'invasion du paupérisme. C'est donc en Serbie qu'il faut se rendre pour étudier les communautés agricoles dans leur fonctionnement normal. Nulle part la vie de famille n'offre plus de gaieté, de naturel, de tendresse intime. Après le rude travail de la journée, chaque soir est une fête; alors les enfants se pressent en foule autour de l'aïeul pour entendre les légendes guerrières des temps anciens, ou bien les jeunes gens chantent à l'unisson en s'accompagnant de la guzla. Tous ceux qui font partie de l'association sont considérés comme formant une même famille. Le *starjehina* ou gérant de la communauté est le tuteur naturel de chaque enfant, et, comme les parents eux-mêmes, il est tenu d'en faire des "citoyens bons, honnêtes, utiles à la patrie." Et malgré tous ces avantages, malgré la faveur des lois et de l'opinion, le nombre des zadougas diminue d'année en année. L'appel du commerce et de l'industrie, le tourbillon de plus en plus actif de la vie sociale qui s'agit au dehors troublent la routine habituelle de ces sociétés, et le fonctionnement en devient de plus en plus difficile. Il semble probable qu'elles ne pourront se maintenir sous leur forme actuelle.

L'ambition des Serbes est de faire disparaître de leur pays tout ce qui rappelle l'ancienne domination musulmane; ils s'y appliquent avec une persévérante énergie, et l'on peut dire qu'au point de vue matériel, cette œuvre est à peu près terminée. Belgrade "la Turque" a cessé d'exister; elle est remplacée par une ville occidentale, comme Vienne et Bude-Pest; des palais de style européen s'y élèvent au lieu des mosquées à minarets et à coupoles; de magnifiques boulevards traversent les vieux quartiers aux rues sinueuses, et les belles plantations d'un parc recouvrent l'esplanade où les Turcs dressaient les poteaux chargés de têtes sanglantes. Chabat, sur la Save, est aussi devenu un "petit Paris," disent ses habitants; sur le Danube, la ville de Pozarevatz, célèbre dans l'histoire des traités sous le nom de Passarowitz, s'est également transformée. Semederevo (Semendria), d'où partit le signal de l'indépendance en 1866, a dû se rebâtir en entier, puisqu'elle avait été démolie pendant la guerre. Dans l'intérieur des terres, les changements se font avec plus de lenteur, mais ils ne s'en accomplissent pas moins, grâce aux routes qui commencent à s'étendre en réseau sur toute la contrée. De même, au moral, le Serbe s'arrache de plus en plus au fanatisme turc. Naguère encore c'était un peuple de l'Orient: par le travail et l'initiative, il appartient désormais au monde occidental.

LOUIS ROUSSELET.

LEGISLATURE PROVINCIALE

Les chambres sont maintenant sérieusement à l'œuvre. La semaine dernière, les séances ont été longues et importantes. Les principaux incidents de lundi, le 4 décembre, furent relatifs: d'abord, à la pétition du Conseil-de-Ville de Québec, demandant des amendements à sa charte. Cette pétition étant opposée par un nombre de citoyens, fut renvoyée au comité des ordres permanents, pour donner aux adversaires de la pétition l'occasion d'énoncer leurs vues. Ensuite, à une motion pour amender un article du code de procédure. Le comité recommanda que plutôt que de remanier constamment les détails du code de procédure, une commission permanente soit nommée pour l'amender périodiquement.

L'hon. M. Chapleau présente un bill relatif à l'instruction publique.

Le bill de l'hon. M. Angers pour amender la loi concernant la cour supérieure fut lu une troisième fois et adopté.

MM. Joly et Robertson attaquèrent le gouvernement, le premier au sujet de l'exposé des finances fait par l'hon. M. Church, et le dernier au sujet de la politique du gouvernement sur les chemins de fer.

L'hon. M. Church, répondant à M. Joly, démontra que ses craintes étaient mal fondées, et à M. Robertson, il déclara que pour changer sa politique concernant les chemins de fer, de manière à rencontrer les désirs de ce monsieur, le gouvernement serait obligé d'augmenter la dette de la Province, qui est déjà de \$13,000,000, et que le ministère actuel ne consentirait pas à cela. De plus, il mit en évidence l'avantage de l'emprunt qu'il avait effectué sur celui placé par M. Robertson, comme trésorier de la Province, puisque lui, M. Church, avait obtenu le pair pour les bons du gouvernement qu'il avait négociés.

Mardi, la chambre se forma en comité pour considérer les résolutions proposées par l'hon. M. Angers, augmentant le salaire de quinze shérifs à \$500 par année. L'hon. procureur-général expliqua que quatorze de ces shérifs ne recevaient du gouvernement que \$120 par année, et le quinzième \$200, tandis que leurs honoraires étaient bien tronqués par l'opération de l'acte de faillite. Après quelque discussion, les résolutions furent adoptées.

Plusieurs items des subsides furent ensuite considérés en comité, et adoptés.

La séance de mercredi fut singulièrement intéressante. Après les affaires de routine, M. Joly, en faisant motion pour la production du rapport de M. L. S. Rivard, inspecteur des mines d'or dans le canton de Ditton, relativement à la quantité d'or extraite par l'hon. M. Pope depuis 1867, demanda si le gouvernement avait accédé à la demande de ce dernier pour l'annulation de la clause dans ses titres réservant à la couronne les droits miniers. Et l'hon. M. Garneau ayant répondu négativement, M. Joly le félicita, exprimant l'espoir que le gouvernement persisterait dans son refus. Il expliqua que ces terres étaient riches en minerai, et se prêtaient à une exploitation avantageuse; que M. Pope en tirait de l'or depuis 12 ans, sans en avoir fait rapport, et par là même avait vicié ses lettres patentes. L'hon. M. Angers répondit qu'on n'objectait pas à la production du rapport, mais que le gouvernement actuel n'était aucunement responsable des faits allégués par M. Joly, puisque les patentes datent de 1864.

Les questions d'amender les chartes de la compagnie de viande de Sherbrooke, et du chemin de fer de Lévis et Kénébec furent ensuite considérées, ainsi que celle d'une charte demandée par la Bourse ouverte de Montréal.

La chambre reprit, après 6 heures, les débats sur les estimés. Quelque discussion eut lieu sur l'item de la police provinciale employée à Québec, dont les dépenses doivent être payées en partie par la ville de Québec. Les membres de la chambre exprimèrent l'espoir que le Conseil-de-Ville en viendrait à une entente sur ce sujet avec le gouvernement, afin de permettre à cette organisation admirable d'être maintenue.

Les items pour l'éducation furent adoptés, jusqu'à celui de \$30,000 pour les inspecteurs d'écoles. A cet item, M. Joly proposa l'amendement suivant: "Que puisque les finances de la Province ne permettent pas l'augmentation des salaires accordés aux instituteurs et aux institutrices, cette chambre s'oppose à l'augmentation des salaires des inspecteurs d'écoles." L'hon. M. Chapleau expliqua que l'addition de \$4,500 n'était pas destinée à hausser indistinctement les salaires des inspecteurs, mais que le système entier devait être remanié, les districts divisés de nouveau, et les devoirs de certains inspecteurs augmentés. Que les inspecteurs seraient payés selon leur capacité et les charges qui leur seraient imposées.

Une discussion très-animée eut lieu, et l'amendement fut mis aux voix et négativement par un vote de 42 contre et 20 en sa faveur.

Tous les items en faveur de l'éducation, formant ensemble la somme de \$375,000, furent alors adoptés.

La chambre s'ajourne à une heure moins le quart.

L'assemblée législative semblait à l'unanimité avoir choisi jeudi pour la présentation des mesures qu'elle élaborait depuis le commencement de la session. Ainsi, il fut présenté un bill:

Par M. Ogilvie, pour incorporer l'asile des femmes sans refuge;

Par l'hon. M. Baker, pour incorporer le village de West-Farnham, sous le nom de Farnhamville;

Par l'hon. M. Garneau, pour incorporer la compagnie des chars urbains de la rue Saint-Jean, Québec;

Par l'hon. M. Robertson, pour permettre à la compagnie de viande de Sherbrooke d'émettre des actions privilégiées;

Par l'hon. M. Baker, pour amender les lois d'éducation, quant à la ville de Sherbrooke;

Par l'hon. M. Chapleau, relativement au cimetière de Notre-Dame des Neiges;

Par M. Taillon, pour ériger en municipalité séparée la paroisse de Notre-Dame de Grâces;

Par M. Mathieu, pour amender l'article 499 du code civil;

Par M. Turcotte, pour exempter de la saisie la moitié des gages de l'ouvrier.

Cette séance étant la dernière de cette semaine, les membres paraissaient se hâter de faire échoire chacun son petit bill.

Plusieurs mesures furent ensuite lues une seconde fois, puis la chambre se forma en comité pour considérer les items de subsides. Les sommes nécessaires pour l'agriculture et la colonisation furent votées, et l'ajournement eut lieu à six heures.

Le lendemain étant la fête de l'Immaculée-Conception, suivie de samedi et dimanche, un grand nombre de membres prirent occasion des trois jours de congé pour s'absenter de la capitale et visiter leurs familles.

Une bonne nouvelle annoncée par M. Pamphile Lemay, notre poète canadien, dans les journaux de Québec. Les amis des lettres canadiennes apprendront avec plaisir que ce monsieur travaille à un roman qu'il a déjà baptisé de ce nom: *Le Pèlerin de Sainte-Anne*. Nous lui cédonons la parole:

"Je descends des hauteurs du Parnasse et je prends, pour quelque temps du moins, congé de mesdames les Muses.

"Je vais écrire comme tout le monde, en prose. J'en demande pardon aux âmes poétiques que mes humbles stances ont fait rêver quelquefois.

"J'écris un roman: *Le Pèlerin de Sainte-Anne*. Ce nom doit être un nom prédestiné. *Le Pèlerin* formera deux volumes in-18 de 300 pages au moins chacun, et vaut une piastre les deux volumes.

"Je suis dans la nécessité de faire de la réclame, et de prier les personnes qui veulent avoir mon ouvrage d'y souscrire dès maintenant, car je ne le mettrai pas en vente.

"Les amis des lettres qui demeurent à la campagne peuvent m'envoyer leurs noms et leurs adresses. Je prie surtout les amis de Kamouraska et de Rimouski de croire que je n'ai pas d'argent chez eux. J'en ai eu un une fois, hélas!!!"

"PAMPHILE LEMAY."

Désinfection des eaux stagnantes.—M. B., propriétaire aux environs de Paris, a, dans son jardin, un bassin de 9 pieds de diamètre sur 3 pieds de profondeur; l'eau y arrive d'un puits voisin. Or, chaque année, vers la fin de l'automne, cette eau commençait à se corrompre, quoique fréquemment renouvelée; il s'en exhalait alors une odeur très-méphitique, et lorsqu'on vidait le bassin pour le nettoyer, le curage amenait une vase ni moins infecte ni moins dangereuse que celle que laissent à découvert les marais à demi desséchés par la chaleur.

Consulté par M. B. sur les moyens d'empêcher cette corruption périodique, M. A. Chevallier conseilla l'emploi du charbon animal. On en versa dans ce bassin environ 45 livres réduites en poudre, et qu'on eut soin de répandre également, à l'aide d'un panier à claire-voies; après avoir surnagé quelques instants, le charbon se précipita au fond du bassin. Avec cette eau ainsi préparée, M. B. continua ses arrosements, en la renouvelant par parties, à mesure qu'elle s'épuisait.

A la mi-septembre, époque à laquelle les pluies dispensèrent de ce soin, la hauteur de l'eau était réduite à vingt pouces; on l'abandonna alors à elle-même. Quelques jours après, elle verdit légèrement, mais elle demeura inodore, grâce au charbon animal.

Telle est cette belle expérience qu'on ne peut trop faire connaître, principalement sous les rapports sanitaires; car il est certain qu'une des causes les plus fréquentes des fièvres intermittentes, et d'autres épidémies plus graves encore qui rendent l'automne si fatal aux habitants de la campagne, est précisément cette multitude de mares, de bassins et de réservoirs à demi-desséchés par les ardeurs de la saison précédente.

En annonçant ces résultats à M. Chevallier, M. B. lui envoya une bouteille de la même eau. Huit jours après, M. Chevallier l'examina lui-même; elle n'avait pas changé d'état, et surtout ne présentait aucun signe de corruption, ni même d'altération quelconque.

Tous les charbons ont plus ou moins la propriété de désinfecter les eaux et les boues fluides; mais, d'après un essai, il paraît que le charbon animal possède cette qualité à un degré bien plus éminent.

Quarante-cinq livres pesant ont suffi pour 100 pieds cubes d'eau; ainsi, la proportion convenable serait au plus 7 onces de charbon par pied cube d'eau; et comme on a dans le commerce le noir animal à raison de 10 francs les 100 livres, on conçoit combien ce moyen est peu dispendieux. Nous ajoutons qu'on peut encore se couvrir de cette avance, même avec bénéfice, parce que la vase carbonisée ne peut être qu'un très-bon engrais.



L'HON. LOUIS BEAUBIEN, ORATEUR DE L'ASSEMBLÉE LÉGISLATIVE



L'HON. R. LAFLAMME, MINISTRE DU REVENU DE L'INTÉRIEUR



LE COMTE ANDRASSY



LE PRINCE GORTSCHAKOFF, GRAND CHANCELIER DE L'EMPIRE RUSSE

Londres, 5.—Une dépêche de Paris au Times donne des détails sur la crise ministérielle qui a lieu en ce moment.

Le duc De Cazes, ministre des affaires étrangères, protesta contre l'action de M. Mercère.

Léon Jay, ministre des Finances, se rangea du côté de M. Mercère, et le général Berthaut se prononça en faveur du duc de Cazes.

Londres, 6.—Une dépêche de Calcutta dit que le dernier rapport officiel du district de Shalapore se résume dans ces deux mots: "Pas de pluie, pas de récolte."

—La perspective est meilleure à Bombay, bien que le choléra y ait fait son apparition.

—Une dépêche de Paris mande que le président MacMahon a prié M. d'Audiffret-Pasquier de former un cabinet.

—Le Times annonce que le président MacMahon a accepté la démission de ses ministres.

Londres, 6 déc.—Trois navires norvégiens se sont perdus à la hauteur de Peterhead, depuis dimanche.

Madrid, 6.—Hier, au Sénat, la discussion a été reprise sur la motion du maréchal Concha, désapprouvant l'emprunt pour la guerre de Cuba.

Londres, 7.—Le Standard de ce matin dit que le gouvernement américain a officiellement signifié qu'il acceptait le nouveau traité d'extradition.

Londres, 6 déc.—L'Opinion est assurée que les déclarations du marquis de Salisbury excluent l'idée de guerre de la part de l'Angleterre.

Shields, 6 déc.—Le vapeur Prince a sombré, pendant une tempête, et 13 hommes qui composaient l'équipage ont péri.

Québec, 8.—La santé du lieutenant-gouverneur Caron est toujours très-précaire; on espère cependant que sa vie se prolongera encore quelque temps.

—Le Révd. M. Z. Charret, curé de Saint-Roch de Québec, est mort dans la nuit de jeudi à vendredi.

—Un bien triste événement plonge aussi dans le deuil la paroisse de Saint-Sauveur de Québec.

Constantinople, 8.—Les plénipotentiaires européens à la conférence ont tenu une assemblée préliminaire, aujourd'hui, à l'ambassade russe.

Brooklyn, 8.—Un employé du théâtre, nommé Cover, a eu le rare bonheur de s'échapper en se faufilant par la soule au charbon jusqu'à une trappe qui donne sur la rue, où il a réussi à se faire entendre des personnes qui étaient sur la rue et qui lui ont ouvert la dite trappe.

—La femme d'une victime du désastre se préparait à quitter le toit conjugal en emportant tout l'argent de son mari, lorsqu'elle a eu nouvelle de l'incendie. Elle a différé son départ, et le lendemain, elle réclamait le corps de son époux, en versant un torrent de larmes, pour le faire enter.

—Il y aura, samedi, enterrement public des corps qui ont été identifiés. Ce sera une grande et lugubre cérémonie.

On s'occupe déjà très-activement de la célébration des noces d'or de l'épiscopat du glorieux Pie IX.

Nous apprenons, tant de la France que de l'étranger, que de pieux pèlerinages auront lieu à cette époque, et que partout l'on recueille des offrandes en argent et des dons précieux,

qui seront déposés à cette époque aux pieds du vicaire de Jésus-Christ.

Le 21 mai, anniversaire de la préconisation de Mgr. Jean Mastai Ferretti comme archevêque de Spolète, tous les cadeaux des fidèles et l'album contenant les noms de tous les donateurs seront offerts au Souverain Pontife.

Depuis le 21 mai jusque dans le courant de juin, une exposition d'objets d'arts chrétiens sera ouverte au Vatican.

Enfin, le 8 juin, anniversaire du sacre épiscopal, une fête solennelle réunira tous les fidèles dans la basilique de Saint-Pierre aux Liens.

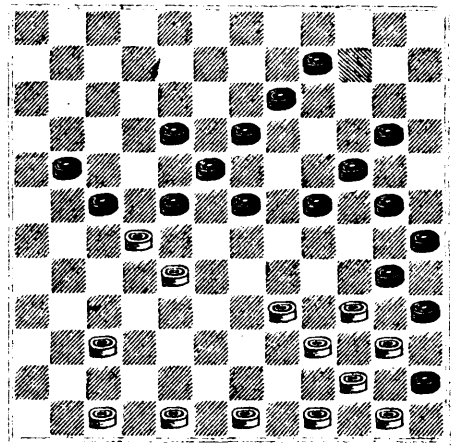
LE JEU DE DAMES

Les personnes qui auraient des problèmes à nous envoyer pour être publiés, devront les adresser à l'éditeur du jeu de Dames, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

Les solutions doivent être également envoyées à la même adresse.

PROBLEME No. 53

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du Problème No. 51

Table with 2 columns: Les Noirs jouent de and Les Blancs jouent de. Rows include numbers 20, 31, 47, 41, 68 and corresponding values.

Solutions justes du Problème No. 51

Montréal:—Ar. Peltier, C. Labelle et Aux. Demers Québec:—N. Langlois, R. Roussel, J. Lemieux et O. Tardif.

Prix du Marché de Détail à Montréal.

Table with 3 columns: Item, c., and s. Items include Farine de blé de la campagne, Farine d'avoine, Farine de blé d'Inde, Sarrasin, GRAINS, and LEGUMES.

Table with 3 columns: Item, c., and s. Items include Pommes au baril, Patates par poche, Oignons par douz. de paquets, Choux, par douzaine.

Table with 3 columns: Item, c., and s. Items include Laiterie: Beurre frais à la livre, Beurre salé do, Fromage à la livre.

Table with 3 columns: Item, c., and s. Items include VOLAILLES: Dindes (vieux) au couple, Dindes (jeunes) do, Oies au couple, Canards au couple, Poulets au couple, Poules au couple.

Table with 3 columns: Item, c., and s. Items include GIBIERS: Canards (sauvages) par couple, do noirs pur couple, Pigeons domestiques au couple, Perdrix au couple, Tourteaux à la douzaine.

Table with 3 columns: Item, c., and s. Items include VIANDES: Bœuf à la livre, Lard do, Mouton au quartier, Agneau do, Lard frais par 100 livres, Bœuf par 100 livres, Lièvres couple.

Table with 3 columns: Item, c., and s. Items include DIVERS: Sucre d'érable à la livre, Sirop d'érable au gallon, Miel à la livre, Conf. à la douzaine, Haddock à la livre, Saindoux par livre, Peau à la livre.

Marché aux Bestiaux

Table with 3 columns: Item, price, and price. Items include Bœuf, 1re qualité, par 100 lbs, Bœuf, 2me qualité, Vaches à lait, Vaches extra, Veaux, 1re qualité, etc.

Table with 3 columns: Item, price, and price. Items include Poin, 1re qualité, par 100 bottes, Poin, 2me qualité, Paille, 1re qualité, Paille, 2me qualité.

—Le papier Rigolot, pour sinapismes, est le seul adopté par les hôpitaux civils de Paris, par leurs Excellences les ministres de la guerre et de la marine française, pour le service des ambulances et de la flotte.

Le seul adopté par l'Amirauté pour le service des hôpitaux maritimes et militaires de Sa Majesté la Reine d'Angleterre, Impératrice des Indes.

Le seul dont l'entrée de l'empire soit autorisée par le Conseil Impérial de santé du Czar de toutes les Russies.

Se trouve dans les principales pharmacies du Canada. Vente en gros: A. DELAC, 223, rue McGill, Montréal.

MAGASINS A LOUER.

DEUX MAGNIFIQUES MAGASINS, No. 9 ET No. 11, RUE BLEURY, A LOUER.

Ces deux Magasins sont chauffés par la vapeur, et l'un est pourvu de tablettes, tiroirs, etc., convenables pour un Magasin de tailleur ou de modiste.

AVIS

Une personne qui laissera bientôt le Canada désire vendre deux actions qu'elle possède dans la Société de Construction Saint-Jacques, de Montréal.

Améliorations et Agrandissement.

LES AFFAIRES QUE LA MAISON A. PILON & CIE.

n faites cette année ont été tellement considérables, grâce aux BAS PRIX tabuleux auxquels elle vend toujours ses marchandises, et ses pratiques ayant tellement augmenté, qu'elle s'est vue dans la nécessité d'agrandir son magasin de moitié et augmenter le nombre de ses commis en conséquence.

Maintenant, le magasin comprend 4 immenses étages pouvant aisément contenir 500 acheteurs. Plus d'encombrement et de fatigue à redouter. Les pratiques peuvent maintenant être certaines d'être servies avec promptitude.

Il y a 100 commis et modistes dans la maison. Le stock est le plus considérable et le mieux assorti de Montréal.

Nous sommes décidés de faire le plus grand commerce de toute la Province. Nous avons en mains \$300,000 de Marchandises que nous jetons sur le marché à des bas prix qui ne se sont jamais vus.

Une visite à notre magasin convaincra le plus incrédule que nous disons la vérité et que nous vendons réellement à bien meilleur marché que tout autre marchand de Montréal.

Nous tenons le vrai magasin des familles. Toutes les pratiques peuvent être certaines de trouver à notre établissement tout ce qu'elles ont besoin en fait de

COTONNADES, LAINAGES, Tweeds, Draps, Articles de Fantaisie, CHAPEAUX, ROBES, Manteaux et Hardes Faites,

à des prix bien plus bas que ceux qui font tant de bruit avec leurs stocks de banqueroute.

Nous avons 20 Modistes pour les Chapeaux, 15 Modistes pour Robes et Manteaux, 2 Tailleurs de première classe, dans la maison, et 15 Couturières en dehors travaillant continuellement pour les ordres.

Nous pouvons maintenant nous vanter d'avoir le plus grand magasin de la ville, le mieux assorti, ayant la meilleure administration possible et offrant les plus grands avantages à toutes les classes d'acheteurs.

INFIRMERIE DE CHEVAUX.

H. AUDRAIN, MÉDECIN VÉTÉRINAIRE approuvé, ex-élève de l'École Impériale de Gd. Jouan (France), ayant été trois années honoré de la confiance des habitants distingués de St. Hyacinthe, prévient le public que, par suite de l'incendie de St. Hyacinthe, il est venu s'installer à Montréal. Il traite les maladies de l'organisme chez tous les animaux domestiques: Chevaux, Bœufs, Vaches, Moutons, Chèvres, Pores Chiens, Chats et Volailles.

Le plus sûr et le meilleur remède pour la Dentition des Enfants, Diarrhée, Dysenterie, Coliques, et toutes les différentes maladies de l'Enfance.

Tablettes Dyspeptiques de Wingate.—Pour la guérison de la Dyspepsie, Indigestion, Flatuosité, Irritabilité de l'Estomac, Perte d'Appétit, et Débilité des Organes Digestifs.

Trochisques Pulmoniques de Wingate.—Un excellent remède pour la Toux, Rhumes, Enrouement, Bronchites, Asthme, et les irritations de la Gorge et Poumons.

Pastilles de Wingate contre les Vers.—Un remède sûr, plaisant et efficace pour les Vers, administrés doucement, elles n'injurient pas l'enfant le plus délicat, et sont suffisamment laxatives pour enlever toutes les sécrétions malsaines, et régulariser l'action des Intestins.

Soulage-Douleur de Stanton.—La meilleure Médecine de Famille pour l'usage interne et externe. Il guérit les Crampes et les Douleurs dans l'Estomac, le Dos, les Côtés, et les membres.

Renovateur des Montagnes Vertes, de Smith.—Nous avons seuls le contrôle dans la Puisseuse du Canada, pour la vente de ce remède bien connu, lequel, comme Correcteur du Foie, et spécifique pour les désordres bilieux, et les maladies du Foie, est sans égal.

RECOMPENSE L'on désire savoir, au bureau de L'Opinion Publique 7 rue Bleury, où demeure actuellement Nazaire Alarie alias Allaire, qui était au No. 53, rue Sanguinet, en avril dernier. Une récompense sera donnée pour des informations correctes. A. BEAUCHEMIN & CIE FABRICANTS DE Moulins à Battre 304 1/2 — RUE CRAIG — 304 1/2

CHROMOS GRANDS et PETITS. Vingt Chromos 9 x 11, par la maille pour \$1.00. Magnifiques Cartes d'Affaires, douze échantillons pour 25 cts. Catalogue superbement illustré, gratis. Adressez: W. H. HOPE, 26, rue Bleury, Montréal.

SIROP EXPECTORANT du DR. CODERRE Pour la TOUX, le RHUME, les AFFECTIONS des BRONCHES, etc., etc. Sirop du Dr. CODERRE pour les Maladies des Enfants, telles que la Diarrhée, Dentition douloureuse, etc.

Ellixir Tonique du Dr. Coderre, pour les maladies Nerveuses, Débilité et les maladies de la peau et du sang. Tous ces remèdes si efficaces sont préparés sous la direction du Dr. J. EMERY CODERRE, qui pratique depuis plus de 30 ans, et leur usage est recommandé par les Professeurs de l'École de Médecine et de Chirurgie de Montréal. En vente chez les principaux pharmaciens.

La Santé est une Bénédiction Couronnée de la Vie. TRADE MARK WINGATE Remèdes Modeles Anglais DE WINGATE. Ces précieux remèdes qui ont subi toutes les épreuves, sont les meilleurs que l'expérience et des recherches soignées ont produits pour la guérison des différentes maladies pour lesquelles ils sont spécialement désignés.

Preservatif de Wingate pour Enfants.—Le plus sûr et le meilleur remède pour la Dentition des Enfants, Diarrhée, Dysenterie, Coliques, et toutes les différentes maladies de l'Enfance. Il apaise les douleurs, et calme les souffrances de l'enfant, et produit un sommeil tranquille. En usage dans toute l'Europe depuis près de 80 ans.

Pilules Cathartiques de Wingate.—Pour toutes les maladies de l'Estomac, du Foie et des Intestins. Elles sont douces, certaines et promptes dans leur opération; elles nettoient entièrement le canal alimentaire, régularisent les sécrétions, et arrêtent court les progrès de la maladie.

Pilules Nervo-Toniques de Wingate.—Employées avec un succès remarquable pour la Névralgie, Epilepsie, Choléra, Paralyse, Adoucissement du Cerveau, Perte de Mémoire, Dérangements Mental, Faiblesse, et toutes les affections nerveuses.

Tablettes Dyspeptiques de Wingate.—Pour la guérison de la Dyspepsie, Indigestion, Flatuosité, Irritabilité de l'Estomac, Perte d'Appétit, et Débilité des Organes Digestifs. Un aide puissant à la Digestion, et beaucoup plus efficace que les autres remèdes ordinaires.

Trochisques Pulmoniques de Wingate.—Un excellent remède pour la Toux, Rhumes, Enrouement, Bronchites, Asthme, et les irritations de la Gorge et Poumons. Les Orateurs et les Chanteurs publics les trouveront très efficace en donnant du pouvoir et de la clarté à la voix.

Pastilles de Wingate contre les Vers.—Un remède sûr, plaisant et efficace pour les Vers, administrés doucement, elles n'injurient pas l'enfant le plus délicat, et sont suffisamment laxatives pour enlever toutes les sécrétions malsaines, et régulariser l'action des Intestins.

Soulage-Douleur de Stanton.—La meilleure Médecine de Famille pour l'usage interne et externe. Il guérit les Crampes et les Douleurs dans l'Estomac, le Dos, les Côtés, et les membres. Il guérit les Rhumes Soudains, Mal de Gorge, Ecchymoses, Brûlures, Rhumatisme, Névralgie, et toutes les douleurs et souffrances.

Renovateur des Montagnes Vertes, de Smith.—Nous avons seuls le contrôle dans la Puisseuse du Canada, pour la vente de ce remède bien connu, lequel, comme Correcteur du Foie, et spécifique pour les désordres bilieux, et les maladies du Foie, est sans égal.

LE COMPAGNIE DE PRODUITS CHIMIQUES DE WINGATE, (LIMITEE.) MONTREAL. L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DUBARAT.

APPROVED BY THE MEDICAL FACULTY DEVI'S WORM PASTILLES. The most effectual Remedy for Worms in Children or Adults. Le meilleur remède contre les vers chez les enfants ou adultes. PASTILLES DE DEVINS CONTRE LES VERS. APPROUVEES PAR LA FACULTE MEDICALE.